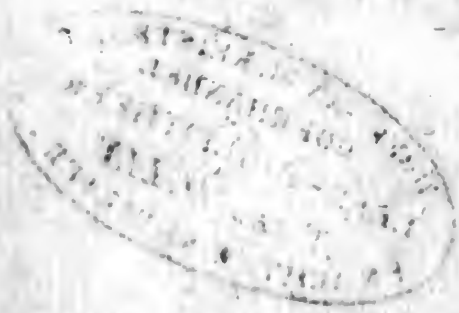


NO. 10

SEVENTH EDITION

BY J. H. B. B. B.

SECOND EDITION



VOYAGE
SENTIMENTAL,
EN FRANCE.

SECONDE PARTIE.

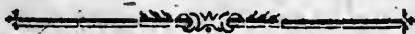
NOUVELLE ÉDITION.



A P A R I S,

Et se trouve à BRUXELLES;

Chez B. LE FRANÇO, Imprimeur.



M. DCC. LXXXVI.

RAYON
L'ARTHEMITER

DE LA LIT

RECORDS

NOON

PQ

1947

AIV7

1786

m. 2

Coll. spec.



VOYAGE SENTIMENTAL, EN FRANCE.



CHAPITRE PREMIER.

A N E C D O T E S.

JE montai dans mon carrosse à l'heure indiquée. La Fleur se mit derrière, & je dis au Cocher de me mener à Versailles le plus grand train qu'il pourroit.

Le chemin ne m'offrit rien de ce que je cherche ordinairement en voyageant. Je pourrois pourtant, aussi bien qu'un autre, donner la description de Chaillot, de Passy, des Bons-Hommes, de Sevre, de Viroflay, & des autres endroits que j'ai vus en courant...

Partie II.

A

Mais j'aime mieux remplir le vide par l'Histoire abrégée de mon Sanfonnet. C'est un abrégé historique qu'il y aura de plus... Qu'y faire ?

Milord L... attendoit un jour que le vent devînt favorable pour passer de Douvres à Calais ... Son Laquais, en se promenant sur les hauteurs, attrapa le Sanfonnet avant qu'il pût voler. Il le mit dans son sein, le nourrit, le prit en affection, & l'apporta à Paris.

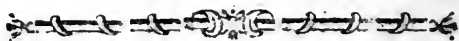
Son premier soin, en arrivant, fut de lui acheter une cage qui lui coûta vingt-quatre sols. Il n'avoit pas beaucoup d'affaires ; & pendant les cinq mois que son Maître resta à Paris, il apprit au Sanfonnet les quatre mots auxquels j'ai tant d'obligation.

Lorsque Milord partit pour l'Italie, son Laquais donna le Sanfonnet & la cage à l'Hôte : mais son petit patois, en faveur de la liberté, étant étranger, on ne faisoit guere plus de cas de ce qu'il disoit que de lui ... La Fleur offrit une bouteille de vin à l'Hôte, & l'Hôte lui donna le Sanfonnet & la cage.

Je l'emportai avec moi, & lui fis revoir mon pays natal . . . Je racontai son histoire au Lord A . . . & le Lord A . . . me pria de lui donner l'oiseau . . . Quelques semaines après il en fit présent au Lord B . . . ; le Lord B . . . le donna au Lord C . . . ; l'Ecuyer du Lord C . . . le vendit au Lord D . . . pour un schelling, & le Lord D . . . le donna au Lord E . . . ; & mon Sanfonnet fit ainsi le tour de la moitié de l'alphabet parmi les Milords. De la Chambre des Pairs il passa dans la Chambre des Communes, où il ne trouva pas moins de maîtres : mais comme tous ces Messieurs vouloient entrer dedans . . . & que le Sanfonnet, au contraire, ne demandoit qu'à sortir, il fut presque aussi méprisé à Londres qu'à Paris . . . Voilà souvent ce que produit la manie de ne pas penser comme les autres . . .

Plusieurs de mes Lecteurs ont assurément entendu parler de lui . . . & si quelqu'un par hasard l'a vu, je le prie de se souvenir qu'il m'a appartenu . . .

Je ne l'ai plus . . . mais je le porte pour cimier de mes armoiries . . . Que les Hérauts d'armes lui tordent le cou, s'ils l'osent . . .



CHAPITRE II

LE PLACET.

JE ne voudrois pas , quand je vais implorer la protection de quelqu'un , que mon ennemi vît la situation de mon esprit . . . C'est cette raison qui fait que je suis ordinairement mon propre protecteur . . . Mais c'étoit par force que je m'adressois à M. le Duc de C . . . ; si c'eût été une action de choix , je ne l'aurois pas faite autrement , du moins , à ce que je m'imagine , que toutes les autres.

Combien de formes de placets de la tournure la plus basse ne me vinrent-elles pas dans l'idée pendant tout le chemin ? Je méritois d'aller à la Bastille pour chacune de ces tournures.

Arrivé à la vue de Versailles, je voulus m'occuper à rassembler des mots, des maximes ... J'essayai de prendre des attitudes, des tons pour tâcher de plaire à M. le Duc. Bon ! disois-je, j'y suis : ceci fera l'affaire. Oui, tout aussi bien qu'un habit qu'on lui auroit fait sans lui prendre la mesure. Sot, continuai-je en m'apostrophant, ne vous étudiez pas tant. Ce n'est pas en vous-même qu'il faut prendre ce que vous avez à dire ... Voyez M. le Duc de C ... observez son visage ... vous y lirez son caractère ... remarquez son attitude ... & le premier mot qu'il vous dira vous fera saisir le ton qu'il faut prendre. Vous composerez sur le champ votre harangue, de l'assemblage de toutes ces choses ; elle ne pourra lui déplaire, c'est lui qui en aura fourni les ingrédients.

Eh bien, dis-je, je voudrois déjà avoir fait ce pas. Lâche ! un homme n'est il donc pas égal à un autre sur toute la surface du globe ? Cela est

ainsi dans un champ de bataille... Pour-
quoi cela ne feroit il pas de même face
à face dans le cabinet ? Croyez moi,
Yorik, un homme qui ne prend pas
cette noble assurance, se manque à lui-
même, se dégrade, & dément ses pro-
pres ressources... Si vous vous présen-
tez au Duc avec la crainte de la Bastille
dans vos regards & sur toute votre
physionomie... soyez assuré que vous
serez renvoyé à Paris en moins d'une
heure sous bonne escorte...

Ma foi, dis-je, je le crois ainsi... Eh
bien, j'irai au Duc avec toute l'assu-
rance & toute la gaieté possible...

Vous vous égarez encore, me dis-
je. Un cœur tranquille ne tombe pas
dans des extrêmes... il se possède tou-
jours...

A merveille !... oh ! c'est de cette der-
nière façon qu'il faut que je paroisse.

Mon carrosse rouloit alors dans les
cours, & quand il s'arrêta, je me trou-
vai, par la leçon que je venois de me
donner, aussi calme qu'on peut l'être.

Je ne montai l'escalier ni avec cet air craintif qu'ont les victimes de la Justice, ni avec cette humeur vive & badine qui m'anime toujours quand je te vais voir, Lifette.

Dès que je parus dans le salon, une personne vint au devant de moi ... Je ne fais si c'est le Maître d'Hôtel ou le Valet-de-Chambre... peut-être étoit ce quelque sous-Secrétaire; elle me dit que M. le Duc de C... travailloit. J'ignore, lui dis-je, comment il faut s'y prendre pour obtenir audience... je suis étranger, &, ce qui est encore pis dans la conjoncture des affaires présentes, c'est que je suis Anglois... Elle me répondit que cette circonstance ne rendoit pas la chose plus difficile... Je lui fis une légère inclination... Monsieur, lui dis-je, ce que j'ai à communiquer à M. le Duc est fort important... Il regarda aussi-tôt de côté & d'autre, pour voir apparemment s'il n'y avoit personne qui pût en avertir le Ministre. Je retournai à lui... Je

ne veux pas, Monsieur, lui dis-je, causer ici de méprise... ce n'est pas pour M. le Duc que l'affaire dont j'ai à lui parler est importante, c'est pour moi... Oh ! c'est une autre affaire, dit-il. Non, Monsieur, repris-je, je suis sûr que c'est la même chose pour M. le Duc.... Cependant je le priai de me dire quand je pourrois avoir accès. Dans deux heures, dit-il. Le nombre des équipages qui étoient dans la cour, sembloit justifier ce calcul... Que faire pendant ce tems-là ? Se promener en long & en large dans une salle d'audience, ne me paroïssoit pas un passe-tems fort agréable. Je descendis, & j'ordonnai au Cocher de me mener au cadran bleu.

Mais tel est mon destin... il est rare que j'aïlle à l'endroit que je me propose.





C H A P I T R E I I I.

L E S P E T I T S P A T É S.

JE n'étois pas à moitié chemin de l'auberge, qu'une autre idée que celle d'y aller me vint à l'esprit. Je tirai le cordon, & je dis au Cocher de me promener par les rues, pour voir la ville. Cela sera bientôt fait, ajoutai-je, car je suppose qu'elle n'est pas grande... Elle n'est pas grande ! Pardonnez-moi, Monsieur, elle est fort grande, & même fort belle. La plupart des Seigneurs y ont des Hôtels... Oh ! oh !... A ce mot d'Hôtels, je me rappelai tout-à-coup le Comte de B... dont le Libraire m'avoit dit tant de bien... Eh pourquoi n'irois-je pas chez un homme qui a une si haute idée des Livres Anglois, & des Anglois mêmes ? Je lui raconteroïis mon aventure, & peut-être...

Je changeai donc d'avis une seconde fois... à bien compter même, c'étoit la troisieme. J'avois eu d'abord envie d'aller chez Madame de R.. rue des Saints-Peres... J'avois chargé sa Femme de chambre de l'en avertir... Mais ce n'est pas moi qui regle les circonstances, ce sont les circonstances qui me gouvernent. J'apperçus de l'autre côté de la rue un homme qui portoit un panier, & paroissoit avoir quelque chose à vendre... Je dis à La Fleur d'aller lui demander où demeuroit le Comte de B...

La Fleur revint précipitamment & avec un air qui peignoit la surprise ; il me dit que c'étoit un Chevalier de Saint - Louis qui vendoit des petits pâtés... Quel conte ! lui dis-je ; cela est impossible. Je ne puis, Monsieur, vous expliquer la raison de ce que j'ai vu, mais cela est ; j'ai vu la croix & le ruban attaché à la boutonniere... J'ai jeté les yeux sur le panier, & j'ai vu des petits pâtés, & il y en a trop

pour qu'ils ne soient pas à vendre.

Un tel revers, dans la vie d'un homme, réveille dans une ame sensible un autre principe que la curiosité... Je l'examinai quelque tems de dedans mon carrosse... Plus je l'examinois, plus je le voyois avec sa croix & son panier, & plus mon esprit & mon cœur s'échauffoient... Je descendis de la voiture, & je dirigeai mes pas vers lui.

Il étoit entouré d'un tablier blanc qui tomboit au dessous de ses genoux. Sa croix pendoit au-dessus de la bavette. Son panier, rempli de petits pâtés, étoit couvert d'une serviette ouvree. Il y en avoit une autre au fond; & tout cela étoit si propre, que l'on pouvoit acheter ses petits pâtés aussi bien par appétit que par sentiment.

Il ne les offroit à personne, mais il se tenoit tranquille dans l'encoignure d'un Hôtel, dans l'espoir qu'on viendroit les prendre.

Il étoit âgé d'environ cinquante ans... d'une physionomie calme, mais un peu grave... Cela ne me surprit pas... Je m'adressai au panier plutôt qu'à lui... Je levai la serviette, & pris un petit pâté, en le priant, d'un air touché, de m'expliquer ce phénomène.

Il me dit en peu de mots qu'il avoit passé sa jeunesse au service, & qu'il avoit obtenu une Compagnie & la Croix... mais qu'ayant été réformé après la précédente guerre, il n'avoit pu avoir d'emploi dans celle ci, & qu'il se trouvoit dans le monde sans amis, sans argent, & sans autre bien que sa Croix... Il me faisoit pitié : mais il gagna mon estime en achevant ce qu'il avoit à me dire.

Le Roi est un Prince aussi bon que généreux... mais il ne peut récompenser ni soulager tout le monde ; mon malheur est de me trouver de ce nombre... Je suis marié... Ma femme que j'aime, & qui m'aime, a cru pou-

voir mettre à profit le petit talent qu'elle a de faire de la pâtisserie, & j'ai pensé, moi, qu'il n'y avoit point de dèshonneur à nous préserver tous deux des horreurs de la disette, en vendant ce qu'elle fait.

Je priverois les ames sensibles d'un plaisir, si je ne leur racontois pas ce qui arriva à ce pauvre Chevalier de Saint Louis huit ou neuf mois après.

Il se tenoit ordinairement près de la grille du Château. Il fut remarqué par plusieurs personnes qui eurent la même curiosité que moi, & il leur raconta la même histoire avec la même modestie qu'il me l'avoit racontée. Le Roi en fut informé. Il fut que c'étoit un brave Officier qui avoit eu l'estime de tout son Corps, & il lui donna une pension de quinze cents livres.

Aimable Bienfaisance ! sur quels cœurs n'as-tu pas des droits ? Je n'ai jamais raconté ce trait, qu'il n'ait fait verser des larmes de sensibilité. Peuple heureux ! heureux Souverain !...



CHAPITRE IV.

L'ÉPÉE.

JE fus aussi vivement touché d'une histoire qui arriva à Rennes, pendant le tems que j'y étois.

Je ne fais point quelles étoient les causes qui avoient insensiblement ruiné la Maison d'E... en Bretagne. Le Marquis d'E... avoit lutté avec beaucoup de fermeté contre les adversités de la fortune. Il avoit encore montré avec quelque éclat ce qu'avoient été ses ancêtres... Mais il se trouva enfin forcé de se condamner à l'obscurité : à peine avoit-il de quoi vivre... Ses deux fils sembloient lui demander quelque chose de plus que le pur soutien de la vie, & il croyoit qu'ils méritoient un meilleur sort. Il avoit essayé de la voie des armes, mais inutilement... Pour les avancer dans cette carrière, il fal-

loit faire des dépenses qui étoient au dessus de ses moyens. Le peu de bien qui lui restoit, exigeoit l'économie la plus exacte. Il n'y avoit donc pour lui qu'une ressource, & c'étoit le commerce ...

Mais n'étoit-ce pas flétrir pour toujours la racine du petit arbre que son orgueil & son affection vouloient voir refleurir? ... Heureusement que la Bretagne a conservé le privilège de secouer le joug de ce préjugé. Il s'en servit. Les Etats étoient assemblés à Rennes. Suivi un jour de ses deux fils, il parut au théâtre, & fit valoir, avec dignité, la faveur d'une ancienne Loi du Duché, qui, quoique rarement réclamée, n'en subsistoit pas moins dans toute sa force. Il ôta son épée de son côté. La voici, dit-il, prenez-la; soyez-en les fideles depositaires, jusqu'à ce qu'une meilleure fortune me mette en état de la reprendre & de m'en servir avec honneur.

Le Président accepta l'épée ... Le Mar-

quis la vit déposer dans les archives de sa Maison, & se retira.

Il s'embarqua le lendemain avec toute sa famille pour la Martinique... Une application assidue au commerce pendant dix-neuf ou vingt ans, & quelques legs inattendus de branches éloignées de sa Maison, lui rendirent de quoi soutenir sa Noblesse, & il revint chez lui pour réclamer son épée. J'eus le bonheur de me trouver à Rennes le jour de cet événement solennel; c'est ainsi que je l'appelle. Quel autre nom pourroit lui donner un Voyageur Sentimental? Malheur à ceux pour qui ces scènes sont indifférentes!

Le Marquis tenant par la main une épouse respectable, parut avec modestie au milieu de l'Assemblée. Son fils aîné conduisoit sa sœur... Le cadet étoit à côté de sa mère... Un mouchoir cachoit les larmes de ce bon père.

Le silence le plus profond régnoit dans toute l'Assemblée... Le Marquis

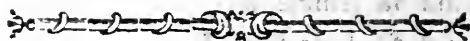
remit sa femme aux soins de son fils cadet & de sa fille, & avança six pas vers le Président, & lui redemanda son épée. On la lui rendit. Il ne l'eut pas si-tôt, qu'il la tira presque toute entière hors du fourreau . . . C'étoit la face brillante d'un ami qu'il avoit perdu de vue depuis quelque tems . . . Il l'examina attentivement, comme pour s'assurer que c'étoit la même . . . Il apperçut un peu de rouille vers la pointe . . . il la porta plus près de ses yeux, & je vis tomber une larme sur l'endroit rouillé.

Je trouverai, dit-il, quelque autre moyen pour l'ôter.

Il la remit dans le fourreau, remercia ceux qui en avoient été les dépositaires, & se retira avec son épouse, sa fille & ses deux fils.

Je lui enviois ses sensations.





C H A P I T R E V.

M O Y E N D E S E N O M M E R.

J'ENTRAI chez M. le Comte de B... sans effuyer la moindre difficulté. Il feuillettoit les Ouvrages de Shakespear qui étoit sur son secrétaire , & je lui fis juger , par mes regards , que je les connoissois. Je suis venu , lui dis-je , sans introducteur , parce que je savois que je trouverois dans votre cabinet un ami qui m'introduiroit auprès de vous. Le voilà , c'est le grand Shakespear , mon divin compatriote... Esprit sublime , m'écriai-je , fais-moi cet honneur-là !

Le Comte sourit de la singularité de cette maniere de se présenter... Il s'aperçut , à mon air pâle , que je ne me portois pas bien , & me pria aussitôt de m'asseoir. J'obéis , & pour lui épargner des conjectures sur une visite

qui n'étoit certainement pas faite dans les regles ordinaires, je lui racontai naïvement ce qui m'étoit arrivé chez le Libraire, & comment cela m'avoit enhardi à venir le trouver plutôt que tout autre, pour lui faire part du petit embarras où je m'étois plongé. Quel est votre embarras ? me dit-il avec un air d'inquiétude.

Je lui dis de quoi il s'agissoit. Mon Hôte, ajoutai-je, M. le Comte, m'assure qu'on me mettra à la Bastille. Et vous craignez que cela ne vous arrive ? Je ne crains rien, lui dis-je ; je suis au milieu du peuple le plus poli de l'Univers ; & ma conscience me dit que je suis integre... Je ne suis point venu pour jouer ici le rôle d'espion, ni pour y observer les ornemens ou la nudité de la terre, & les François sont trop honnêtes & trop généreux pour me faire du mal.

Le Comte rougit & rit de mon discours... Ne craignez rien, dit-il... Moi ? non, Monsieur ; d'ailleurs je

suis venu en riant depuis Londres jusqu'à Paris , & je ne crois pas que M. le Duc de C.. soit assez ennemi de la joie pour me renvoyer en pleurs.

Je me suis adressé à vous , M. le Comte , ajoutai-je en lui faisant une profonde inclination , pour vous engager à le prier de ne pas faire cet acte de cruauté.

Le Comte m'écoutoit avec un grand air de bonté... sans cela j'aurois moins parlé... Il s'écria une ou deux fois : Cela est bien dit... Cependant la chose en resta là , & je ne voulus plus en parler.

Il changea même de discours ; nous parlâmes de choses indifférentes , de livres , de nouvelles , de politique , des hommes... & puis des femmes. Que Dieu bénisse tout le beau sexe ! lui dis-je ; personne ne l'aime plus que moi. Après tous les foibles que j'ai vus aux femmes & toutes les satyres que j'ai lues contre elles , je les aime encore... Je suis fermement persuadé

qu'un homme qui n'a pas une espece d'affection pour elles toutes, n'en peut pas aimer une seule comme il le doit.

Eh bien ! Monsieur l'Anglois , me dit gaiement le Comte , voyons. Vous n'êtes pas venu ici , dites-vous , pour espionner les ornemens ou la nudité de la terre... ni celle de nos femmes , apparemment ? Mais si par hasard vous en trouviez quelques-unes sur votre chemin , qui se présentassent ainsi à vos yeux , dites-moi , la vue de ces objets vous effraieroit-elle ?

Il y a quelque chose en moi qui se révolte à la moindre idée indécente. Je me suis souvent efforcé de surmonter cette répugnance , & ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'ai hasardé de dire , dans un cercle de femmes , des choses dont je n'aurois pas osé risquer une seule dans le tête-à-tête , m'eût-elle conduit au bonheur.

Excusez-moi , M. le Comte , lui

dis-je ; si un pays aussi florissant ne m'offroit qu'une terre nue , je jetterois les yeux dessus en pleurant... Pour ce qui est de la nudité des femmes , continuai-je en rougissant de l'idée qu'il avoit excitée en moi , j'observe si scrupuleusement l'Evangile , je m'attendris tellement sur leurs foiblesses , que si j'en trouvois dans cet état , je les couvrirois d'un manteau , pourvu que je fusse comment il faudroit m'y prendre... Mais , je l'avoue , je voudrois bien voir la nudité de leurs cœurs , & tâcher , à travers les différens déguisemens des coutumes , du climat , de la religion & des mœurs , de modeler le mien sur ce qu'il y a de bon... C'est pour cela , M. le Comte , que je suis venu à Paris , & que je n'ai pas encore été voir le Palais Royal , le Luxembourg , la façade du Louvre... je n'ai point acheté le catalogue des Tableaux , des Statues , des Eglises : tout être humain est un temple pour moi , & j'aimerois mieux y dis-

tinguer les traits originaux, les légers coups de pinceau qui s'y trouvent, que de voir le fameux tableau de la Transfiguration de Raphaël.

L'envie de connoître les hommes m'a amené en France, & me conduira probablement plus loin... C'est un voyage tranquille que le cœur fait à la poursuite de la Nature & des sensations qu'elle fait éprouver, & qui nous portent à nous entr'aimer un peu mieux que nous ne faisons.

M. le Comte me dit des choses fort polies à ce sujet. Mais à propos, continua-t-il, sachez-vous, Monsieur, que je suis fâché contre Shakespear, de ce qu'en me faisant faire connoissance avec vous, il ne m'a point dit qui vous étiez ? Il est si rempli de ses vastes idées, qu'il a oublié de vous nommer... & vous voilà dans la nécessité de vous nommer vous même...

Rien ne m'embarrasse plus que d'être obligé de dire qui je suis... Je parle plus aisément d'un autre que de

moi-même ; & quand je suis forcé d'en dire quelque chose , je souhaite toujours pouvoir le faire en un seul mot. Je crois qu'on n'a jamais assez-tôt fini quand on parle de soi. J'eus ici une fort belle occasion d'être laconique sur mon compte. Shakespear étoit sous mes yeux. Je me souvins que mon nom étoit dans la Tragédie d'Hamlet ; je cherchai la fameuse & ridicule scene des Fosfoyeurs , au cinquieme acte ; & posant le doigt sur le nom d'Yorik... M. le Comte , regardez... Eh bien ? je vois qu'il y a là Yorik... Précisément , & Yorik , c'est moi.

Il importe peu de savoir si la réalité de ma personne avoit effacé ou non de l'esprit du Comte l'idée du squelette du pauvre Yorik , ou par quelle magie il se trompa de sept ou huit siècles... Les François conçoivent mieux qu'ils ne combinent... Rien ne m'étonne dans ce monde , & encore moins ces especes de méprises ... Je me suis avisé de faire quelques volumes de Sermons ,
bons

bons ou mauvais ; & un de nos Evêques , dont je révere d'ailleurs la candeur & la piété , me disoit un jour , qu'il n'avoit pas la patience de feuilleter des Sermons qui avoient été composés par le Bouffon du Roi de Danemarck. Mais , Monseigneur , lui dis-je , il y a deux Yorik. Le Yorik dont vous parlez , est mort & enseveli il y a huit siècles... il fleurissoit à la Cour d'Horwendillus... L'autre Yorik n'a brillé dans aucune Cour , & c'est moi qui le suis... Il secoua la tête. Mon Dieu ! Monseigneur , ajoutai-je , vous voudriez donc me faire penser que vous pourriez confondre Alexandre le Grand , avec l'Alexandre dont parle Saint Paul , & qui n'étoit qu'un Chaudronnier ?... Je ne fais , dit-il ; mais n'est-ce donc pas le même ?...

Ah ! si le Roi de Macédoine , lui dis-je , Monseigneur , pouvoit vous donner un meilleur Evêché , je suis bien sûr que vous sauriez le distinguer

de l'Artisan qui augmenteroit la batterie de votre cuisine...

Le Comte de B... tomba dans la même erreur.

Vous êtes Yorik ! s'écria t-il.... Oui je le suis... Vous ? Oui, moi-même. Bon Dieu ! dit-il en m'embrassant, c'est Yorik.

Il mit aussi-tôt le volume de Shakespear dans sa poche, & me laissa seul dans son cabinet.



CHAPITRE VI.

PASSE-TEMPS.

JE ne pouvois pas concevoir pourquoi le Comte de B... étoit sorti si précipitamment, ni pourquoi il avoit mis le volume de Shakespear dans sa poche... Mais des mysteres qui s'expliquent d'eux-mêmes par la suite, ne valent pas le tems que l'on perd à vouloir les pénétrer... Il valoit mieux

lire Shakespear... Je pris un des volumes qui restoit, & je tombai sur la Piece intitulée : *Beaucoup de bruit, & de fracas pour rien* ; & du fauteuil où j'étois assis, je me transportai sur le champ à Messine ; je m'y occupois si fort de Dom Pedre, de Benoît, & de Béatrix, que je ne pensois ni à Versailles, ni au Comte, ni au Passeport.

Douce flexibilité de l'esprit humain ! avec quel charme il se livre à des illusions qui adoucissent les tristes momens de l'attente & de l'ennui !... Il y a long-tems que je n'existerois plus, si je n'avois erré dans leurs plaines enchantées... Dès que je trouve un chemin trop rude pour mes pieds, ou trop escarpé pour mes forces, je le quitte pour chercher un sentier velouté & uni, que l'imagination a jonché de boutons de roses. J'y fais quelques tours, & j'en reviens plus robuste & plus frais... Lorsque ce mal m'accable, & que ce monde ne m'offre

aucune retraite pour m'y soustraire , je le quitte , & je prends une nouvelle route... J'ai une idée beaucoup plus claire des Champs-Elysées , que du Ciel ; je fais comme Enée , j'y entre par force... Je le vois qui rencontre l'ombre triste de Didon abandonnée , qu'il cherche à reconnaître.. Elle l'apperçoit & se détourne en silence de l'auteur de sa misère & de sa honte.. Mes sensations se perdent dans les fiennes , & se confondent dans ces émotions qui m'arrachent des larmes sur son sort pendant ma jeunesse.

Le tems qu'on passe ainsi n'est pas inutile... L'inquiétude que l'on prend du mal des autres , adoucit les peines qu'on ressent soi-même , & donne à la raison le loisir de venir à notre secours... Je fais bien que je n'ai jamais pu dissiper une triste sensation , qu'en en excitant en moi une autre qui fût plus douce & plus agréable.

J'allois finir de lire le troisieme Aîte, lorsque le Comte de B... entra, tenant un papier à la main... Voilà, me dit-il, votre passe-port. M. le Duc de C... me l'a accordé sur le champ. Un homme qui rit, dit-il, ne peut pas être dangereux. Pour tout autre que le Bouffon du Roi, je n'aurois pu l'avoir de plus de deux heures... Mais, M. le Comte, lui dis-je, je ne suis pas le Bouffon du Roi... Mais vous êtes Yorik ? Oui... Et vous riez, vous plaisantez ? Je ris, je plaisante; mais je ne suis point payé pour cela... C'est toujours à mes propres frais que je m'amuse... Il y a long-tems, M. le Comte, que nous n'avons eu de Bouffons à la Cour. C'est sous le seul regne licencieux de Charles II, que le dernier parut. Nos mœurs, depuis ce tems le sont si épurées, nos grands Seigneurs sont si desintéressés, ils ont tant de zele pour l'honneur & la prospérité de la Patrie, nos Dames sont si modestes, si réservées, si chastes, si

dévotes... Ah ! M. le Comte, un Bouffon n'auroit pas un seul trait de raillerie à décocher...

Oh ! pour cela, s'écria-t-il, voilà du perfiffage.



CHAPITRE VII

DIGRESSION.

LE passe-port étoit adressé à tous les Gouverneurs, Lieutenans-Commandans, Officiers Généraux & autres Officiers de Justice ; & M. Yorik, le Bouffon du Roi, & son bagage, pouvoient voyager tranquillement. On avoit ordre de les laisser passer sans les inquiéter... J'avoue cependant que le triomphe d'avoir obtenu ce passe-port me paroissoit un peu terni par la figure que j'y faisois... Mais quels biens dans ce monde sont sans mélange ! Je connois de graves Théologiens qui vont jusqu'à soutenir que

la jouissance même est accompagnée d'un soupir , & que la plus délicieuse qu'ils connoissent , se termine ordinairement par une émotion convulsive.

Je me souviens d'un passage du savant Bevoriskius , dans son Commentaire sur les générations d'Adam. Il étoit au milieu d'une Note , lorsque deux moineaux , qui étoient sur le bord de sa fenêtre , interrompirent le fil de sa généalogie , & la lui firent couper par une digression.

« Cela est étrange ! s'écrie-t-il ,
» mais le fait n'en est pas moins vrai.
» Ils me troubloient par leurs ca-
» resses ... J'eus la curiosité de les
» marquer une à une avec une plume ,
» & le moineau mâle , dans le peu de
» tems qu'il m'auroit fallu pour finir
» ma Note , réitéra les siennes vingt-
» trois fois & demie.

» Que le ciel répand de bienfaits
» sur ses créatures ! ajoute Bevo-
» riskius. »

Et c'est le plus grave de tes freres ,

ô malheureux Yorik ; qui publie ce que tu peux copier ici sans rougir !

Mais cette anecdote ne m'appartient pas , & n'a rien de commun avec mes voyages . . . Je demande deux fois . . . deux fois excuse de cette digression.



CHAPITRE VIII.

C A R A C T E R E S.

E H bien ! me dit le Comte , après qu'il m'eut donné le passe-port , comment trouvez-vous les François ?

On peut s'imaginer qu'après avoir reçu tant d'honnêtetés , je ne pouvois répondre à cette question que d'une manière fort polie.

Passe pour cela , dit le Comte ; mais parlez franchement : trouvez - vous dans les François cette politesse marquée , dont on leur fait honneur partout ?

Tout ce que j'ai vu , lui dis-je , me

confirme dans cette opinion ... Oh !
oui, dit le Comte, les François sont
polis.

Jusqu'à l'excès, répartis-je. A l'ex-
cès ? ... Ce mot le frappa, & il me dit
que j'entendois sûrement par-là plus
que je ne disois. J'eus beau lui assurer
que non ; il insista ... Vous ne voulez
pas tout dire ... mais point de réserve ...
parlez avec franchise.

Je crois, M. le Comte, lui dis-je,
qu'il en est des questions que l'on se
fait dans la société, comme de la Mu-
sique ; on a besoin d'une clef pour ré-
pondre aux unes, comme pour régler
l'autre. Une note exprimée trop haut
ou trop bas, dérange tout le système
de l'harmonie ... Le Comte de B ... me
dit qu'il ne savoit pas la Musique, &
me pria de m'expliquer de quelque
autre façon ... Une Nation civilisée,
M. le Comte, lui dis-je enfin, rend le
monde son tributaire. La politesse en
elle-même, ainsi que le beau sexe, a
d'ailleurs tant de charmes, qu'il est

honteux d'en dire du mal... Je crois cependant qu'il n'y a qu'un seul point de perfection où l'homme puisse arriver... S'il le passe, il change plutôt de qualités qu'il n'en acquiert... Je ne prétends pas marquer par-là à quel degré cela se rapporte aux François sur le point dont nous parlons... Mais si jamais les Anglois parvenoient à cette politesse qui distingue les François, ils ne perdroient peut-être pas en même tems cette politesse du cœur, qui engage les hommes à faire plutôt des actes d'humanité que de pure civilité; mais ils perdroient au moins ce caractère original & varié, qui les distingue les uns des autres, & de tout le reste du monde.

Je fouillai dans ma poche, & j'en tirai une douzaine de schelings, qui avoient été frappés du tems de Guillaume d'Orange, & qui étoient unis comme le verre: ils pouvoient servir à éclaircir ce que je venois de dire.

Voyez, M. le Comte, lui dis-je en

les jetant devant lui sur son bureau. On ne peut pas les distinguer... Ils ont passé dans tant de mains , que l'empreinte en est absolument effacée. Les Anglois sont comme les anciennes médailles que l'on conserve. Ils se sont tenus séparés des autres hommes, & ils ont conservé le même fil que la fine main de la Nature leur a donné... Ils ne sont pas si agréables : mais en revanche la légende en est si visible, que vous jugez du premier coup-d'œil , de qui est l'effigie & la souscription...

Mais les François , M. le Comte... Je crus m'appercevoir qu'il craignoit que je n'en disse beaucoup de mal ; les François , dis-je, ont tant d'excellentes qualités, qu'ils peuvent bien se passer de celle-là. Il n'y a point de peuple qui soit plus fidele à son Roi , plus généreux , plus brave , plus spirituel , plus agréable. Je ne leur trouve qu'un défaut ; c'est d'être trop sérieux.

Mon Dieu ! s'écria le Comte en se levant avec surprise... Mais vous plai-

fantez , dit-il... Je mis la main sur ma poitrine , & l'assurai gravement que c'étoit mon opinion...

Le Comte me dit qu'il étoit mortifié de ne pouvoir rester , pour voir comment je m'y prendrois pour justifier cette idée. Il étoit obligé de sortir dans le moment , pour aller dîner chez le Duc de C... Mais , j'espère , me dit-il , que vous ne trouverez pas Versailles trop éloigné de Paris , pour vous empêcher d'y venir dîner avec moi... Vous ne direz peut-être plus alors que les François sont trop sérieux. En tous cas , nous verrons comment vous soutiendrez la these... Mais prenez - y garde , vous avez l'opinion du monde entier à combattre... Je promis au Comte d'avoir l'honneur de le voir avant de quitter Paris , & je me retirai.





C H A P I T R E I X.

L A T E N T A T I O N.

JE revins aussi-tôt à Paris. Le Portier me dit qu'une jeune fille, qui avoit une boîte de carton, étoit venu me demander un instant avant que j'arrivasse. Je ne fais, dit-il, si elle s'en est allée ou non. Je pris la clef de ma chambre, & je trouvai dans l'escalier la jeune fille qui descendoit.

C'étoit mon aimable fille du quai de Conti. Madame de R... l'avoit envoyée chez une Marchande de Modes, à deux pas de d'Hôtel de Modene : je ne l'avois pas été voir, & elle lui avoit dit de s'informer si je n'étois déjà plus à Paris, & en ce cas, si je n'avois pas laissé une lettre à son adresse.

Elle monta avec moi dans ma chambre, pour attendre que j'eusse écrit une

carte. C'étoit une belle soirée de la fin du mois de Mai. Les rideaux de la fenêtre, de taffetas cramoisi, étoient tirés l'un contre l'autre... Le soleil se couchoit, & il réfléchissoit une si belle teinture sur le visage charmant de la jeune Beauté, que je crus qu'elle rougissoit... Cette idée me fit rougir moi-même... Nous étions seuls, & cette circonstance me donna une seconde rougeur, avant que la première fut dissipée.

Il y a une espèce agréable de rougeur qui est à moitié criminelle, & qui provient plutôt du sang que de l'homme lui-même... Le cœur l'envoie avec impétuosité, & la vertu vole à sa suite... mais ce n'est pas pour la rappeler, c'est pour rendre la sensation plus agréable... Elle vient en compagnie... je ne la décrirai pas... Je sentis d'abord quelque chose en moi qui n'étoit pas conforme à la leçon de vertu que j'avois donnée la veille sur le quai de Conti; je cherchai une carte

pendant cinq ou six minutes , quoique je fusse que je n'en avois point... Je pris une plume... je la laissai tomber ; ma main trembloit , le Diable m'agitoit.

Je savois aussi bien qu'un autre qu'il s'enfuiroit en lui résistant ; mais il est rare que je lui résiste , de peur d'être blessé au combat , quoique vainqueur... j'aime mieux , pour plus de sûreté , céder le triomphe ; & c'est moi-même qui fuis , au lieu de le faire fuir.

La jeune fille s'approcha du secrétaire , où je cherchois si inutilement une carte... Elle ramassa la plume , & m'offrit de me tendre le cornet ; & cela d'une voix si douce , que j'allois l'accepter : cependant je n'osai pas . Mais , ma chere , je n'ai point de carte , lui dis-je , pour écrire. Qu'importe ? écrivez , dit-elle naïvement , sur telle autre chose que ce soit.

Ah ! je fus tenté de lui dire , je vais donc l'écrire sur vos levres...

Mais je suis perdu , me dis-je , si je fais cela. Mon enfant , je n'écrirai point.

Je la pris par la main, & la menai vers la porte en la priant de ne point oublier la leçon que je lui avois donnée.. Elle promit de s'en souvenir, & elle fit cette promesse avec tant d'ardeur, qu'en se retournant elle mit ses deux mains dans les miennes... Il étoit impossible, dans cette situation, de ne les pas serrer; je souhaitois les laisser aller, & je les retenois encore.. Je ne lui parlois point, je raisonnois en moi-même... L'action me faisoit de la peine, mais je tenois toujours les mains ferrées... Je voulois finir ce combat en les quittant, & je le recommençois. Mes genoux s'entrechoquoient, mon sang tressailloit.

Le lit n'étoit qu'à deux pas de nous... Je lui tenois encore les mains... & je ne sais comment cela arriva... je ne le lui dis pas... je ne l'y attirai pas... je ne pensois pas même au lit... mais nous nous trouvâmes tous deux assis sur le pied du lit.

Il faut, dit-elle, que je vous montre

la petite bourse que j'ai faite ce matin pour mettre votre écu... Elle la chercha dans sa poche droite qui étoit de mon côté , & la chercha pendant quelque tems. Elle la chercha dans sa poche gauche , & ne la trouvant point , elle craignoit de l'avoir perdue... Je n'ai jamais attendu une chose avec autant de patience. Enfin elle la trouva dans sa poche droite , & elle me dit en la tenant au bout de ses doigts : La voilà. Elle étoit de taffetas vert , doublé de satin blanc piqué , & n'étoit pas plus grande qu'il ne falloit pour contenir l'écu qui étoit dedans. Elle étoit joliment faite , & elle me la mit dans la main. Je la tins dix minutes sur son tablier... Je regardois la bourse. Mes yeux se jetoient quelquefois de côté , mais ils rencontroient plus souvent ceux de la jolie fille.

J'avois un col plissé , dont quelques fils s'étoient rompus. Elle enfila sans rien dire une aiguille , & se mit à le raccommoder ... Je prévis alors tout le

d'anger que couroit ma gloire... Sa main, qu'elle faisoit passer sur mon cou, en gardant le silence, agitoit les lauriers que mon imagination avoit placés sur ma tête, & ils étoient prêts à tomber. La boucle d'un de ses souliers s'étoit défaite en marchant... Voyez, dit-elle en levant son pied, j'allois la perdre, si je ne m'en étois pas apperçue... Je ne pouvois pas faire moins, en reconnoissance du soin qu'elle avoit pris de raccommoder mon col, que de rattacher la boucle... & de lever l'autre pied, pour voir si les boucles étoient placées l'une comme l'autre... Je le fis un peu trop brusquement... & la belle fille fut renversée... Et alors...





CHAPITRE X.

LA CONQUÊTE.

ET alors ? ... O vous, dont les mains froides & les cœurs glacés peuvent vaincre ou masquer les passions par le raisonnement, dites-moi quelle faute commet un homme à les ressentir ! Comment son esprit est-il responsable envers l'Emanateur de tous les esprits, de la conduite qu'il tient quand il en est agité ?

Si la Nature, en tissant sa toile d'amitié, a entrelacé dans toute la pièce quelques fils d'amour & de désir, faut-il déchirer toute la toile pour les en arracher ? Oh ! châtie de pareils stoïques, grand Maître de la Nature ! m'écriois-je en moi même . . . En quelque endroit que tu me places pour éprouver ma vertu, quel que soit le péril où je me trouve exposé, quelle que

soit ma situation, laisse-moi sentir les mouvemens des passions qui appartiennent à l'humanité . . . Et si je les gouverne comme je le dois, j'aurai toute ma confiance en ta justice . . . C'est toi qui nous a formés . . . Nous ne nous sommes pas faits-nous mêmes.

Je n'eus pas si tôt adressé cette courte prière au Ciel, que je relevai la jeune fille. Je la pris par la main, & la conduisis hors de la chambre . . . Elle se tint près de moi jusqu'à ce que j'eus fermé la porte, & que j'en eusse mis la clef dans ma poche . . . Alors la victoire étoit décidée . . . & elle ne l'étoit pas un instant auparavant; alors je lui donnai un baiser sur la joue . . . je la repris par la main, & je la menai en toute sûreté jusqu'à la porte de la rue.





C H A P I T R E X I.

L E M Y S T E R E.

U N homme qui connoit le cœur humain, jugera aisément qu'il m'étoit impossible de retourner si tôt dans ma chambre ; c'eût été passer d'un morceau musical dont le feu avoit animé toutes mes affections, à une clef froide... Je restai donc quelque tems sur la porte de l'Hôtel, & je m'occupai à examiner les passans, & à former sur eux les conjectures que leurs différentes allures me suggéroient ; mais un seul objet fixa bientôt toutes mes attentions, & les confondit. C'étoit un grand homme sec, d'un sérieux philosophique, & d'une mine hâlée, qui passoit & repassoit gravement dans la rue, & n'alloit jamais au-delà de soixante pas de chaque côté de la

porte. Il paroïssoit avoir à peu près cinquante ans, & avoit une petite canne sous le bras ... Son habit, sa veste & sa culotte étoient de drap noir, un peu usé, mais encore propre. A sa maniere d'ôter son chapeau, & d'accoster un grand nombre de passans, je jugeai qu'il demandoit l'aumône, & je préparai quelque monnoie pour la lui donner quand il s'adresseroit à moi en passant ... Mais il passa sans me rien demander, & cependant ne fit pas six pas sans s'arrêter vis-à-vis d'une petite femme qui venoit devant lui ... J'avois plus l'air de lui donner, qu'elle ... A peine eut-il fini, qu'il ôta son chapeau à une autre ... Un Monsieur, d'un certain âge, avançoit lentement vers lui, & il étoit suivi d'un jeune homme fort bien mis ... Il les laissa passer tous deux sans leur rien dire ... Mais une femme qui survint un instant après en fut saluée ... Je restai à l'observer une bonne demi-heure,

& il fit pendant ce tems une douzaine de tours en avant & en arriere , en suivant constamment le même plan.

Il y avoit deux choses dans sa conduite qui m'inquiétoient , & qui me faisoient faire inutilement beaucoup de réflexions ; c'étoit de savoir d'abord pourquoi il ne contoit son histoire qu'aux femmes , & ensuite quelle espece d'histoire c'étoit , & quelle espece d'éloquence il employoit pour toucher leurs cœurs , en jugeant apparemment qu'elle étoit inutile pour émouvoir ceux des hommes.

Deux autres circonstances me rendoient encore ce mystere plus impénétrable ; c'est qu'il disoit tout bas à chaque femme ce qu'il avoit à lui dire , & d'une façon qui avoit plutôt l'air d'un secret confié , que d'une demande ; & qu'il réussissoit toujours. Il n'arrêta pas une seule femme , qui ne tirât sa bourse pour lui donner quelque chose.

J'eus beau réfléchir , je ne pus me

former de système pour expliquer ce phénomène. C'étoit une énigme à m'occuper tout le reste de la soirée , & je me retirai dans ma chambre.



CHAPITRE XII.

LE CAS DE CONSCIENCE.

MON Hôte me suivit , & à peine fut-il entré , qu'il me dit de chercher un autre logement. Pourquoi cela , lui dis-je , mon ami ?... Pourquoi ?... N'avez-vous donc pas eu pendant deux heures une jeune fille enfermée avec vous ? Cela est contre les regles de ma maison... Fort bien ! lui dis-je , & nous nous quitterons bons amis ; car la jeune fille n'a point eu de mal... ni moi non plus , & je vous laisserai comme je vous ai trouvé... C'en est assez , reprit-il , pour perdre mon Hôtel de réputation... Cela n'est pas équivoque... Voyez , ajouta-t-il en me montrant

montrant le pied du lit où nous avions été assis... J'avoue que cela avoit quelque apparence d'un témoignage ; mais mon orgueil souffroit d'entrer en explication avec lui , & , sans lui faire de détail , je lui dis de se tranquilliser , de dormir aussi bien que je le ferois cette nuit , & que je le payerois demain matin.

Je ne me ferois pas soucié , Monsieur , de vous voir une douzaine de filles... Et je n'ai jamais songé , moi , à en avoir une seule , lui dis-je en l'interrompant... Pourvu , ajouta-t-il , que c'eût été le matin... Est-ce que la différence des momens du jour met à Paris de la différence dans le mal ? Cela en fait beaucoup , Monsieur , par rapport à la décence... Je goûte une bonne distinction , & je ne pouvois pas me fâcher bien vivement contre cet homme... J'avoue , poursuivit-il , qu'il est nécessaire à un Etranger d'avoir la commodité d'acheter des dentelles , de la broderie , des bas de soie... & ce

n'est rien , quand une femme qui vend de tout cela vient avec une boîte, de carton... cela passe... Oh ! en ce cas votre conscience & la mienne sont à l'abri ; car, sur ma foi, elle en avoit une... mais je n'y ai pas regardé... Monsieur n'a donc rien acheté ? dit-il. Rien du tout, dis-je... C'est que je vous recommande, Monsieur, une jeune fille qui vous vendra en conscience... A la bonne heure, mais il faut que je la voie ce soir... Il me fit une profonde révérence, & se retira sans réplique.

Je vais triompher de cet homme, me dis-je ; mais quel profit en tirerai-je ? Je lui ferai voir que ce n'est qu'une ame vile. Et ensuite ? ensuite ?... J'étois trop près de moi, pour dire que c'étoit pour l'amour des autres... Je n'avois point de bonne réponse à me faire à cette question... Il y avoit plus de mauvaise humeur que de principe dans mon projet... & il me déplaisoit même avant de l'exécuter.

Une jeune griflette entra quelques minutes après avec une boîte de dentelles... Elle vient bien inutilement, me dis-je ; je n'achèterai certainement rien.

Elle vouloit me faire tout voir... Mais il étoit difficile de me montrer quelque chose qui me plût... Cependant elle ne faisoit pas semblant de s'appercevoir de mon indifférence. Son petit magasin étoit ouvert, & elle en étala toutes les dentelles à mes yeux, les déplia & les replia l'une après l'autre avec beaucoup de patience & de douceur... Il ne tenoit qu'à moi d'acheter ou de ne pas acheter ; elle me laissoit le tout pour le prix que je voudrois lui en donner... La pauvre créature sembloit avoir de l'ardeur pour gagner quelque chose, & fit ce qu'elle put pour vaincre mon obstination... Le jeu de ses graces étoit cependant plus animé par un air naïf & caressant, que par l'art.

S'il n'y a pas dans l'homme un fonds de complaisance & de bonté qui le

rende dupe , *tant pis*. Mon cœur s'amollit , & ma dernière résolution se changea aussi facilement que la première... Pourquoi punir quelqu'un de la faute des autres ? Si tu es tributaire de ce tyran d'Hôte , me disois-je en fixant la jeune Marchande , je plains ton sort.

Je n'aurois eu que quatre louis dans ma bourse , que je ne l'aurois pas renvoyée sans en dépenser trois. Je lui pris une paire de manchettes.

L'Hôte va partager son profit avec elle... Qu'importe ? Je n'ai fait que payer comme tant d'autres ont fait avant moi pour une action qu'ils n'ont pu commettre , & dont ils n'avoient pas même eu l'idée.





CHAPITRE XIII.

L' É N I G M E.

LA Fleur, en me servant au souper, me dit que l'Hôte étoit bien fâché de l'affront qu'il n'avoit fait en me disant de chercher un autre logement.

Un homme, qui veut passer une nuit tranquille, ne se couche point avec de l'inimitié contre quelqu'un, quand il peut se réconcilier... Je dis donc à La Fleur de dire à l'Hôte, que j'étois fâché moi-même de lui avoir donné occasion de me faire ce mauvais compliment : vous pouvez même lui ajouter, si la jeune fille revenoit encore, que je ne veux plus la revoir.

Ce n'étoit pas à lui que je faisois ce sacrifice, c'étoit à moi-même... *Après l'avoir échappé aussi belle*, je m'étois résolu de ne plus courir de risques, & de tâcher de quitter Paris avec le

même fonds de vertu que j'y avois apporté.

Mais, Monsieur, dit La Fleur en me saluant jusqu'à terre, ce n'est pas suivre le ton... Monsieur, changera sans doute de sentiment. Si par hasard il vouloit s'amuser... Je ne trouve point en cela d'amusement, lui dis-je en l'interrompant.

Mon Dieu ! dit La Fleur en ôtant le couvert.

Il alla souper, & revint une heure après pour me coucher. Personne n'étoit plus attentif que lui ; mais il étoit encore plus officieux qu'à l'ordinaire. Je voyois qu'il vouloit me dire quelque chose, & qu'il n'osoit le faire. Je ne pouvois concevoir ce que ce pouvoit être, & je ne me mis pas beaucoup en peine de le savoir. J'avois une autre énigme plus intéressante à développer. Le manège de l'homme que j'avois vu, m'occupoit. J'en aurois bien voulu connoître tous les ressorts, & ce n'est point la curiosité qui m'excitoit. C'est

un principe de recherche si bas , que je ne donnerois pas une obole pour la satisfaire... Mais un secret qui amollissoit si promptement & avec autant d'efficacité le cœur du beau sexe , étoit à mon avis un secret qui valoit la pierre philosophale. Si les deux Indes m'eussent appartenu , j'en aurois donné une pour le savoir.

Je le tournai & retournai inutilement toute la nuit dans ma tête. Mon esprit , le lendemain matin en m'éveillant , étoit aussi épuisé par mes rêves , que celui du Roi de Babylone l'avoit été par ses songes. Je n'hésitai pas d'affirmer que l'interprétation de cette énigme auroit embarrassé tous les Savans de Paris , aussi bien que ceux de la Chaldée.





CHAPITRE XIV.

LE DIMANCHE.

CETTE nuit amena le Dimanche. La Fleur, en m'apportant du thé, du pain & du beurre pour mon déjeuner, étoit si paré, que j'eus de la peine à le reconnoître.

En le prenant à Montreuil, je lui avois promis un chapeau neuf avec une ganse & un bouton d'argent, & six louis pour s'habiller à Paris. Je lui en avois donné sept pour avoir le tout ; & le bon garçon avoit, on ne peut mieux, employé son argent.

Il avoit acheté un fort bel habit d'écarlate, & la culotte de même... Cela n'avoit été porté que peu de tems... Je lui fus mauvais gré de me dire qu'il avoit fait cette emplette à la fripperie. L'habillement étoit si frais, que, quoique je fusse bien qu'il ne

pouvoit pas être neuf, j'aurois souhaité pouvoir m'imaginer que je l'avois fait faire exprès pour lui. Mais c'est une délicatesse qui ne blesse pas beaucoup à Paris.

La veste qu'il avoit achetée étoit de satin bleu, assez bien brodée en argent, un peu usée, mais encore fort apparente ; le bleu n'étoit pas trop foncé, & cela s'assortissoit très-bien avec l'habit & la culotte. Il avoit une bourse, un solitaire, des manchettes brodées, des bas de soie ; il étoit bien accommodé. La Nature lui avoit donné une belle figure qui ne lui avoit pas coûté un sou... En un mot, tout cela alloit fort bien ensemble.

C'est ainsi qu'il entra dans ma chambre, avec un gros bouquet à la boutonniere de son habit. Il y avoit dans tout son maintien un air de gaieté & de propreté, qui me rappela que c'étoit Dimanche... Je conjecturai aussi-tôt, en combinant les choses ; que ce qu'il avoit à me dire le soir ;

étoit de me demander la permission de passer ce jour-là comme on le passe à Paris. J'y avois à peine pensé, que d'un air timide, mêlé cependant d'une sorte de confiance que je ne le refuserois pas, il me pria de lui accorder la journée.

Mais pourquoi faire, La Fleur ? Il me dit ingénument que c'étoit pour faire le galant vis-à-vis de sa maîtresse.

Moi, j'avois précisément à le faire vis-à-vis de Madame de R... J'avois retenu exprès mon carrosse de remise ; & ma vanité n'auroit pas été peu flattée d'avoir un Domestique aussi élégant derrière ma voiture. J'avois de la peine à me résoudre à me passer de lui dans cette occasion.

Mais il ne faut pas raisonner dans ces petits embarras ; il faut sentir. Les Domestiques sacrifient leur liberté dans le contrat qu'ils font avec nous ; mais ils ne sacrifient pas la Nature. Ils ont leur vanité, leurs souhaits, aussi bien

que leurs maîtres... Ils ont mis à prix leur *abnégation* d'eux-mêmes , si je peux me servir de cette expression , & leurs attentes sont quelquefois si déraisonnables , que si leur état ne me donnoit pas le moyen de les mortifier , je voudrois souvent les en frustrer... Mais quand je réfléchis qu'ils peuvent me dire , lorsque je les maîtrise : Je le fais bien... je fais que je suis votre domestique... Je sens alors que je suis défarmé de tout le pouvoir d'un maître.

La Fleur , tu peux aller , lui dis-je... Mais quelle espèce de maîtresse as-tu faite depuis si peu de tems que tu es à Paris ?... Et La Fleur , en me mettant la main sur sa poitrine , me dit que c'étoit une Demoiselle qu'il avoit vue chez M. le Comte de B... La Fleur avoit un cœur fait pour la société , & , à dire vrai , il en laissoit échapper , de manière ou d'autre , aussi peu d'occasion que son maître... Mais comment celle-ci vint-elle ? Dieu le fait. Tout ce qu'il

m'en dit, c'est que pendant que j'étois chez le Comte, il avoit fait connoissance avec la Demoiselle, au bas de l'escalier. Le Comte m'avoit accordé sa protection; & La Fleur avoit su se mettre dans les bonnes grâces de la Demoiselle. Elle devoit venir ce jour-là à Paris avec deux ou trois autres personnes de la maison de M. le Comte, & il avoit fait la partie de passer la journée avec eux sur les Boulevards.

Gens heureux ! qui, une fois la semaine, au moins, mettez de côté vos embarras & vos soucis, & qui, en chantant & dansant, éloignez gaiement de vous un fardeau de peines & de chagrins qui accable les autres Nations.





CHAPITRE XV.

OCCASION IMPRÉVUE.

LA Fleur, sans y songer plus que moi, m'avoit laissé de quoi m'amuser tout le jour.

Il m'avoit apporté le beurre sur une feuille de figuier. Il faisoit chaud, & il avoit demandé une mauvaise feuille de papier pour mettre entre sa main & la feuille de figuier.

Cela tenoit lieu d'une assiette, & je lui dis de mettre le tout sur la table comme cela étoit. Le congé que je lui avois donné, m'avoit déterminé à ne point sortir. Je lui dis de s'en aller, & d'avertir, en passant, le Traiteur que je dinerois à l'Hôtel.

Dès que j'eus déjeûné, je jetai la feuille de figuier par la fenêtre. J'en allois faire autant de la feuille de papier, mais elle étoit imprimée. J'y

jetai les yeux. J'en lus une ligne, puis une autre, puis une troisieme; cela excita ma curiosité. Je baissai la fenêtre, je m'assis, & je me mis à lire.

C'étoit du vieux François, dont la date paroissoit être du tems de Rabelais; & c'étoit peut-être lui qui en étoit l'Auteur. Le caractère étoit gothique, & si effacé par l'humidité & par l'injure du tems, que j'eus bien de la peine à le déchiffrer... J'en abandonnai même la lecture, & j'écrivis une lettre à mon ami Eugene... Mais je repris le chiffon. Impatienté de nouveau, j'e t'écrivis aussi, ma chere Lisette, pour me calmer; mais irrité par la difficulté de débrouiller le maudit papier, je le repris encore, & je m'obstinois à le lire quand le dîner vint.

Je réveillai mes esprits par une bouteille de vin de Bourgogne, & je repris ma tâche. Gruterus ou Spon (1) n'avoient jamais été plus appliqués à

(1) Savans Antiquaires.

pénétrer le sens de quelque médaille, & en deux ou trois heures d'essai, je crus m'appercevoir que je comprenois ce que je lisois ... Mais pour m'en assurer davantage, je me mis à le traduire en Anglois, pour voir la figure que cela feroit ... Je faisois de tems en tems quelques tours dans ma chambre, je me mettois à la fenêtre, je reprenois la plume, & à neuf heures du soir j'eus enfin achevé mon travail ... On en dira ce qu'on voudra ; le voici.



CH A P I T R E X V I.

F R A G M E N T.

Q R, comme la femme du Notaire disputoit ce point un peu trop vivement avec le Notaire, je voudrois, dit le Notaire en mettant bas son parchemin, qu'il y eût ici un autre Notaire pour prendre acte de tout ceci.

Que feriez - vous alors ? dit-elle en

se levant précipitamment ... La femme du Notaire étoit une petite femme vaine & colérique ... Et le Notaire , pour éviter un ouragan , jugea à propos de répondre avec douceur ... J'irois , dit-il , au lit ... Vous pouvez aller au diable , dit la femme du Notaire.

Or , il n'y avoit qu'un lit dans tout l'appartement , parce que ce n'est pas la mode à Paris d'avoir plusieurs chambres qui en soient garnies ; & le Notaire , qui ne se soucioit pas de coucher avec une femme qui venoit de l'envoyer au diable , & qui , un peu plus échauffée , n'auroit peut-être pas même fait de façon pour l'envoyer autre part , prit son chapeau , sa canne & son manchon , & sortit de la maison.

La nuit étoit pluvieuse & venteuse , & il marchoit mal à son aise vers le Pont-Neuf.

De tous les ponts qui ont jamais été faits , ceux qui passent sur le Pont-Neuf , doivent avouer que c'est le pont le plus beau , le plus noble , le

plus magnifique, le mieux éclairé, le plus long, le plus large qui ait jamais joint deux côtés de rivière sur la surface du globe.

Je ne sais si je me trompe ; à ce trait on diroit que l'Auteur du Fragment n'étoit pas François : mais continuons, cela vaut mieux qu'une mauvaise réflexion.

Le seul reproche que les Théologiens, les Docteurs de Sorbonne, & tous les Casuistes fassent à ce pont, c'est que s'il fait du vent à Paris, il n'y a point d'endroit où l'on blasphème plus souvent la Nature à l'occasion de ce météore... & cela est vrai, mes bons amis : il y souffle si vigoureusement, il vous y houspille avec des bouffées si subites & si fortes, que de cinquante personnes qui le passent, il n'y en a pas une qui ne coure le risque de se voir enlever ou de montrer quelque chose.

Le pauvre Notaire, qui avoit à ga-

rantir son chapeau d'accident, appuya dessus le bout de sa canne : mais comme il passoit en ce moment auprès de la sentinelle, le bout de sa canne, en la levant, attrapa la corne du chapeau de la sentinelle ; & le vent qui n'avoit presque plus rien à faire, emporta le chapeau dans la riviere.

C'est un coup de vent, dit en l'attrapant un Bachoteur qui se trouva là.

La sentinelle étoit un Gascon. Il devint furieux releva sa moustache, & mit son arquebuse en joue.

Dans ce tems-là on ne faisoit partir les arquebuses que par le secours d'une meche. Le vent, qui fait des choses bien plus étranges, avoit éteint la lanterne de papier d'une vieille femme, & la vieille femme avoit emprunté la meche de la sentinelle pour la rallumer . . . Cela donna le tems au sang du Gascon de se refroidir, & de faire tourner l'aventure plus avantageusement pour lui . . . Il courut après le No-

taire , & se saisit de son castor. C'est un coup de vent , dit-il , pour rendre sa capture aussi légitime que celle du Bachoteur.

Le pauvre Notaire passa le pont sans rien dire ; mais arrivé dans la rue Dauphine , il se mit à déplorer son sort.

Que je suis malheureux ! disoit-il : Serai-je donc toute ma vie le jouet des orages , des tempêtes & du vent ? Etois-je né pour entendre toutes les injures , les imprécations qu'on vomit sans cesse contre mes confreres & contre moi ? Ma destinée étoit-elle donc de me voir forcé , par les foudres de l'Eglise , à contracter un mariage avec une femme qui étoit si douce avant qu'elles se mêlassent de cette affaire , & qui est à présent pire qu'une Furie ? D'être chassé de chez moi par des vents domestiques , & dépouillé de mon castor par ceux du pont ? Me voilà tête nue & à la merci des bourasques d'une nuit pluvieuse & orageuse , &

du flux & reflux des accidens qui l'accompagnent. Où aller ? où passer la nuit ? quel vent, au moins, dans les trente-deux points du compas, poussera chez moi les pratiques de mes Confreres ?

Le Notaire se plaignoit ainsi, lorsqu'il entendit, du fond d'une allée obscure, une voix qui crioit à quelqu'un d'aller chercher le Notaire le plus proche... Or le Notaire qui étoit là, se crut le Notaire désigné... C'est ainsi que l'occasion fait le larron. Il entra dans l'allée, & s'y enfonça jusqu'à ce qu'il trouva une petite porte ouverte. Là il entra dans une grande salle, & une vieille Servante l'introduisit dans une chambre encore plus grande, où il y avoit pour tous meubles une longue pertuisane, une cuirasse, une vieille épée rouillée, & une bandouliere, qui étoient suspendues à des clous à quatre endroits différens le long du mur.

Un vieux personnage, autrefois

Gentilhomme, & qui l'étoit encore, en supposant que l'adversité & la misère ne flétrissent pas la Noblesse, étoit couché dans un lit à moitié entouré de rideaux, la tête appuyé sur sa main en guise de chevet. Il y avoit une petite table tout auprès du lit, & sur la petite table, une chandelle qui éclairoit tout l'appartement. On avoit placé la seule chaise qu'il y eût près de la table, & le Notaire s'assit sur la chaise. Il tira de sa poche une écritoire & une feuille ou deux de papier, qu'il mit sur la table... Il exprima, du coton de son cornet, un peu d'encre avec sa plume, &, la tête baissée au dessus de son papier, il attendoit, d'une oreille attentive, que le Gentilhomme lui dictât son testament.

Hélas! M. le Notaire, dit le Gentilhomme, je n'ai rien à donner qui puisse seulement payer les frais de mon testament, si ce n'est mon Histoire... Et je vous avoue que je ne mourais pas tranquillement, si je ne l'avois

léguee au Public ... Je vous lègue à vous qui allez l'écrire, les profits qui pourront vous en revenir ... Mais prenez garde que le Libraire ne vous les écorne ... C'est une Histoire si extraordinaire, que tout le genre humain la lira avec avidité ... Elle fera la fortune de votre maison ... Mais, encore une fois, prenez garde au Libraire ... Le Notaire, dont l'encre étoit séchée, en puisa encore comme il put ... Puissant Directeur de tous les événemens de ma vie ! s'écria le vieux Gentilhomme en levant les yeux & les mains vers le ciel ; ô toi, dont la main m'a conduit à travers ce labyrinthe d'aventures étranges, jusqu'à cette scène de désolation, aide la mémoire fautive d'un homme infirme & affligé ! ... Dirige ma langue par l'esprit de ta vérité éternelle, & que cet étranger n'écrive rien qui ne soit déjà écrit dans ce livre invisible, qui doit me condamner ou m'absoudre.

Le Notaire qui avoit ouï dire que les

Romans n'étoient que des mensonges étoit enchanté d'en avoir un à écrire qui ne feroit que des vérités... Il éleva sa plume entre ses yeux & la chandelle , pour voir si rien ne s'opposeroit à la netteté de son écriture , & il n'avoit jamais été si bien préparé.

Cette Histoire , M. le Notaire , ajouta le moribond , réveillera toutes les sensations de la Nature... Elle affligera les cœurs humains... Les ames les plus dures , les plus cruelles , en seront émues de compassion.

Le Notaire brûloit d'impatience de la commencer , & l'on soupçonne même qu'il conçut le projet , dès ce moment , de la donner au Public comme si elle étoit de lui... Il s'imaginait qu'on regarderoit comme un prodige qu'un Notaire eût su écrire quelque chose en François... Il reprit donc de l'encre pour la troisième fois ; & le malade , en se tournant de son côté lui dit : Ecrivez , M. le Notaire ; & le Notaire écrivit ce qui suit.

Où est le reste ? dis-je à La Fleur qui entra en ce moment dans ma chambre.



CHAPITRE XVII.

LE BOUQUET.

LE reste, Monsieur ? dit-il, quand je lui eus dit ce qui me manquoit. Il n'y en avoit que deux feuilles, celle-ci & une autre dont j'ai enveloppé les tiges du bouquet que j'avois, & que j'ai donné à la Demoiselle que j'ai été trouver sur le Boulevard... Je t'en prie, La Fleur, retourne la voir, & demande-lui l'autre feuille, si par hasard elle l'a conservée. Elle l'aura sans doute, dit-il, & il part en volant.

Il ne fut que quelques instans à revenir. Il étoit essoufflé, & plus triste que s'il eût perdu la chose la plus précieuse... Juste ciel ! me dit-il, Monsieur, il n'y a qu'un quart d'heure que

je lui ai fait le plus tendre adieu ; & la volage , en ce peu de tems , a donné le gage de ma tendresse à un Valet-de-pied du Comte . . . J'ai été le lui demander ; il l'avoit donné lui-même à une jeune Lingere du coin ; & celle-ci en a fait présent à un Joueur de violon , qui l'a emporté je ne fais où . . . & la feuille de papier avec. Oui , Monsieur . . . nos malheurs étoient enveloppés dans la même aventure . . . Je soupirai ; & La Fleur soupira , mais un peu plus haut.

Quelle perfidie , s'écrioit La Fleur ! Cela est malheureux , disoit son Maître.

Cela ne m'auroit pas fait de peine , disoit La Fleur , si elle l'avoit perdu . . . Ni à moi , La Fleur , si je l'avois trouvé . . .





CHAPITRE XVIII.

L'ACTE DE CHARITÉ.

UN homme qui craint d'entrer dans un passage obscur , peut être un très-galant homme , & propre à faire mille choses ; mais il lui est impossible de faire un bon Voyageur Sentimental. Je fais peu de cas de ce qui se passe au grand jour & dans les grandes rues ... La Nature est retenue & n'aime pas à agir devant des spectateurs. Mais on voit quelquefois , dans un coin retiré , de courtes scènes qui valent mieux que tous les sentimens d'une douzaine de Tragédies du théâtre François réunies ... Elles sont cependant bien bonnes ... Elles sont aussi utiles aux Prédicateurs qu'aux Rois , aux Héros , aux Guerriers ; & quand je veux faire quelque sermon plus brillant qu'à l'ordinaire , je les lis , & j'y trouve un

fonds inépuisable de matériaux ... La Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie; la Pamphilie, le Mexique, me fournissent des textes aussi bons que la Bible.

Il y a un passage fort long & fort obscur, qui va de l'Opéra-comique à une rue fort étroite. Il est fréquenté par ceux qui attendent humblement l'arrivée d'un fiacre, ou qui veulent se retirer tranquillement à pied quand la foule des carrosses s'est écoulée. Le bout de ce passage, vers la salle, est éclairé par un lampion, dont la lumière foible se perd avant qu'on arrive à l'autre bout. Ce lumignon est peu utile, mais il sert d'ornement. Il est de loin comme une étoile fixe de la moindre grandeur ... Elle brûle & ne fait aucun bien à l'Univers.

J'appergus dans ce passage, à cinq ou six pas de la rue, deux Dames qui se tenoient par le bras, & qui avoient l'air d'attendre une voiture. Je me tapis le long du mur, presque à côté

d'elles, & m'y tins tranquillement . . . J'étois en noir, & à peine pouvoit-on distinguer qu'il y eût là quelqu'un.

Je ne pouvois pas trop bien discerner moi-même les traits des deux Dames, mais j'avois passé tout près d'elles, & j'avois, je crois, remarqué que celle dont j'étois le plus proche, étoit grande, maigre, & d'environ trente-six ans; l'autre étoit-aussi grande, aussi maigre, & paroissoit plus âgée. Je ne fais si elles étoient mariées, si elles étoient veuves, ou si ce n'étoient point par hasard un duo de tristes Vestales aussi ennuyées de l'être, que vaines, à leur grand regret, d'en afficher le titre. Ce que je crus voir le mieux, c'est qu'elles n'avoient pas l'air d'être plus accoutumées au doux langage des Amans, qu'à leurs tendres caresses . . . Je ne pouvois pourtant pas les rendre heureuses . . . Mais le bonheur ce soir étoit destiné à leur venir d'une autre main.

Une voix basse, avec une bonne

tournure d'expression , terminée par une douce cadence , se fit entendre , & leur demanda , pour l'amour de Dieu , une piece de douze sous entre elles d'eux ... Il me parut singulier d'entendre un mendiant fixer le contingent d'une aumône , & sur-tout de le fixer à douze fois plus haut qu'on ne donne ordinairement , ou en plein jour , ou dans l'obscurité ... Les Dames en parurent tout aussi surprises que moi ... Douze sous , dit l'une ! Une piece de douze sous , dit l'autre ! & point de réponse.

Je ne fais , Mesdames , dit le pauvre ; comment demander moins à des personnes de votre rang , & il leur fit une profonde révérence.

Passiez , passez , dirent - elles ; nous n'avons point d'argent.

Il garda le silence pendant une minute ou deux , & renouvela sa priere.

Ne fermez pas vos oreilles , mes belles Dames , dit-il , à mes accens ... Mais , mon bon homme , dit la plus

jeune , nous n'avons point de monnoie . . . Que Dieu vous bénisse donc , dit-il , & multiplie envers vous ses faveurs ! . . . L'ainée mit la main dans sa poche . . . Voyons donc , dit-elle , si je trouverai un sou marqué . . . Un sou marqué ! Ah ! donnez la piece de douze sous , dit l'homme ; la Nature a été libérale à votre égard , foyez - le envers un malheureux qu'elle semble avoir abandonné.

Volontiers , dit la plus jeune , si j'en avois.

Beautés compatissantes , dit-il en s'adressant à toutes deux , il n'y a que votre bonté , votre bienfaisance , qui donnent à vos yeux un éclat si doux & si brillant . . . & c'est ce qui faisoit dire tout à l'heure au Marquis de Villiers & à son frere en passant , des choses si agréables de vous . . .

Les deux Dames s'affecterent , & toutes deux à la fois mirent la main dans leur poche , & en tirerent chacune une piece de douze sous. Le pauvre &

elles ne luttoient plus : il n'y eut plus de contestations qu'entre elles, pour savoir qui donneroit la piece de douze sous; & leur envie paroissoit tenir de l'empressement. La dispute se termina par les donner toutes deux; & l'homme se retira.



CHAPITRE XIX.

L'ENIGME EXPLIQUÉE.

JE courus vite après lui, & je fus tout étonné de voir le même homme que j'avois vu devant l'Hôtel de Modene, & qui m'avoit jeté l'esprit dans un si grand embarras ... Je découvris tout d'un coup son secret, ou au moins ce qui en étoit la base : c'étoit la flatterie.

Parfum délicieux ! quel rafraîchissement ne donnes-tu pas à la Nature Comme tu remues toutes ses puissances & toutes ses foiblesses ! Avec quelle

douceur tu pénètres dans le sang , & tu l'aides à franchir les passages les plus difficiles qu'il rencontre dans sa route pour aller au cœur !

L'homme , en ce moment , n'étoit pas gêné par le tems , & il prodigua à ces Dames ce qu'il étoit sans doute forcé d'épargner dans d'autres circonstances. Il est sûr qu'il savoit se réduire à moins de paroles dans les cas pressés ; tels que ceux qui arrivoient dans la rue ; mais comment faisoit - il ? ... L'inquiétude de le savoir ne me tourmente pas. C'est assez pour moi d'être instruit qu'il gagna deux pieces de douze sous ... Que ceux qui ont fait une fortune plus considérable par la flatterie , expliquent le reste , ils y réussiront mieux que moi.





CHAPITRE XX.

E S S A I.

Nous nous avançons moins dans le monde en rendant des services, qu'en en recevant. Nous prenons le réjeton fané d'un œillet, nous le plantons, & nous l'arrosons parce que nous l'avons planté.

M. le Comte de B... qui m'avoit été si utile pour mon passe-port, me le fut encore... Il étoit venu à Paris, & devoit y rester quelques jours... Il s'empressa de me présenter à quelques personnes de qualité qui devoient me présenter à d'autres, & ainsi de suite.

Je venois de découvrir, assez à tems, le secret que je voulois approfondir, pour tirer parti de ces honneurs & les mettre à profit. Sans cela, je n'aurois diné ou soupé qu'une seule

fois à la ronde chez toutes ces personnes, comme cela se pratique ordinairement; & en traduisant, selon ma coutume, les figures & les attitudes Françoises en Anglois, j'aurois vu à chaque fois que j'avois pris le couvert de quelqu'un qui auroit été plus agréable à la compagnie que moi. L'effet tout naturel de ma conduite eût été de résigner toutes mes places l'une après l'autre, uniquement parce que je n'aurois pas su les conserver... Mon secret opéra si bien, que les choses n'allèrent pas mal.

Je fus introduit chez le vieux Duc de... Il s'étoit signalé autrefois par une foule de faits de Chevalerie dans la Cour de Cythere, & il conservoit encore l'idée de ses jeux & de ses tournois... Mais il auroit voulu faire croire que les choses étoient encore ailleurs que dans sa tête. Je veux, disoit-il, faire un tour en Angleterre, & il s'informoit beaucoup des Dames Angloises... Croyez-moi, lui dis-je,

M. le Duc , restez où vous êtes. Les Seigneurs Anglois ont beaucoup de peine à obtenir de nos Dames un seul coup d'œil favorable ; & le vieux Duc m'invita à dîner.

M. de... Fermier-Général , me fit une foule de questions sur nos taxes... J'entends dire, me dit-il , qu'elles sont considérables... Oui , lui dis-je en lui faisant une profonde révérence ; mais vous devriez nous donner le secret de les recueillir , & il me pria à souper dans sa petite maison.

On avoit dit à la Vicomtesse de G... que j'étois un homme d'esprit... Madame la Vicomtesse étoit elle-même une femme d'esprit ; elle brûloit d'impatience de me voir & de m'entendre parler... Je ne fus pas plutôt assis , que je m'aperçus que la moindre de ses inquiétudes étoit de savoir que j'eusse de l'esprit ou non... Il me sembla qu'on ne m'avoit laissé entrer que pour que je fusse qu'elle en avoit... Je prends le Ciel à témoin que je ne desserrai

pas une fois les levres ; & Madame de G... exigea que je fusse de sa société.

Madame de F... assuroit à tout le monde qu'elle n'avoit jamais eu avec qui que ce soit une conversation plus instructive que celle qu'elle avoit eue avec moi.

Il y a trois époques dans l'empire d'une Dame d'un certain ton en France... Elle est coquette... puis Déiste... & enfin dévote. L'empire subsiste toujours , elle ne fait que changer de sujets. Les esclaves de l'amour se sont-ils envolés à l'apparition de sa trente-cinquieme année , ceux de l'incrédulité leur succèdent ; viennent ensuite ceux de l'Eglise.

Madame de F... chanceloit entre les deux premieres époques ; ses roses commençoient à se faner , & il y avoit cinq ans au moins , quand je lui rendis ma premiere visite , qu'elle devoit pencher vers le Déisme , & je m'en aperçus bientôt.

Elle me fit placer sur le sofa où elle étoit ; afin de parler plus commodément & de plus près sur la Religion ; & nous n'avions pas causé quatre minutes , qu'elle me dit : Pour moi , je ne crois à rien du tout.

Il se peut , Madame , que ce soit votre principe ; mais je suis sûr qu'il n'est pas de votre intérêt de détruire des ouvrages extérieurs aussi puissans. Une citadelle ne résiste guere quand elle en est privée... Rien n'est si dangereux pour une Beauté , que d'être Déiste... & je dois cette dette à mon *Credo* , de ne pas vous le cacher. Eh ! bon Dieu , Madame , quels ne sont pas vos périls ? Il n'y a que quatre ou cinq minutes que je suis auprès de vous... & j'ai déjà formé des desseins : qui fait si je n'aurois pas tenté de les suivre , si je n'avois été persuadé que les sentimens de votre Religion seroient un obstacle à leur succès ?

Nous ne sommes pas des diamans ; lui dis-je en lui prenant la main ; il

nous faut des contraintes, jusqu'à ce que l'âge se glisse sur nous & nous les donne... Mais, ma belle Dame, ajoutai-je en lui baissant la main que je tenois... il est encore trop tôt... Le tems n'est pas encore venu.

Je peux le dire.. Je passai dans tout Paris pour avoir converti Madame de F... Elle rencontra D... & l'Abbé M... & leur assura que je lui en avois plus dit en quatre minutes en faveur de la Religion révélée, qu'ils n'en avoient écrit contre elle dans toute leur Encyclopédie... Je fus enregistré sur le champ dans la coterie de Madame de F... qui différa de deux ans l'époque déjà commencée de son Déisme.

Je me souviens que j'étois chez elle un jour; je tâchois de démontrer au cercle qui s'y étoit formé, la nécessité d'une première cause... J'étois dans le fort de mes preuves, & tout le monde y étoit attentif, lorsque le jeune Comte de S... me prit mystérieusement

par la main... Il m'attira dans le coin le plus reculé du fallon , & me dit tout bas... Vous n'y avez pas pris garde... votre solitaire est attaché trop serré... il faut qu'il badine.. Voyez le mien... Je ne vous en dis pas davantage : un mot , Yorik , suffit au Sage...

Et un mot qui vient du Sage suffit , M. le Comte ; & M. le Comte m'embrassa avec plus d'ardeur que je ne l'avois jamais été.

Je fus aussi de l'opinion de tout le monde pendant trois semaines. Parbleu ! disoit-on , ce M. Yorik a , ma foi , autant d'esprit que nous... Il raisonne à merveille , disoit quelque autre. On ne peut être de meilleure compagnie , ajoutoit quelqu'un. J'aurois pu à ce prix manger dans toutes les maisons de Paris , & passer ainsi ma vie au milieu du beau monde... Mais quel métier ! j'en rougissois. C'étoit jouer le rôle de l'esclave le plus vil ; tout sentiment d'honneur se révoltoit contre ce genre de vie... Plus

les sociétés dans lesquelles je me trouvois étoient élevées, & plus je me trouvois forcé de faire usage du secret que j'avois appris dans le cul-de-fac de l'Opéra-Comique... Plus la coterie avoit de réputation, & plus elle étoit fréquentée par les enfans de l'Art, & il falloit les surpasser pour plaire... Et je languissois après les enfans de la Nature. Une nuit que je m'étois vilement prostitué à une demi-douzaine de personnes du plus haut parage, je me trouvai incommodé... J'allai me coucher. Je dis le lendemain de grand matin à La Fleur d'aller chercher des chevaux de poste, & je quittai Paris & les bons amis que l'adulation m'y avoit donnés.





CHAPITRE XXI.

HISTOIRE

DE JULIETTE.

JE voulois voir la Bretagne, & j'avois des raisons pour passer par la Loire... Peut-être y rencontrerois-je la charmante Juliette.

Je n'ai jamais senti jusqu'à présent l'embarras que cause l'abondance : mais quel spectacle pour un Voyageur, quand il traverse la Touraine dans le tems des vendanges, lorsque la Nature verse ses bienfaits sur le cultivateur laborieux, & que tout le monde est dans la joie ! Que ces côteaux si riens & si agréables de la Loire, sont différens de ces campagnes sombres que nous traversons en Angleterre ! Je donnerois tous les Palais de l'Univers pour y avoir une cabane cou-

verte de chaume; mais c'est à une condition, ma Lisette; je voudrois que tu l'habitasses avec moi. Quel ravissement pour mon cœur, en faisant ce voyage! La Musique à chaque pas battoit le tems au travail; & tous ses enfans portoient leurs grappes, en dansant, au pressoir. Mes sensations n'ont jamais été si vives. Les aventures naissoient à toutes les postes où je m'arrêtois.

Juste Ciel! quelle ample matiere est sous ma main! Elle me suffiroit pour vingt volumes; &, hélas! l'histoire de Juliette, de la pauvre Juliette, va me prendre la moitié de ce qui me reste à écrire... Mon ami M. Shandy l'avoit connue près d'Amboise; & l'histoire de cette fille infortunée, dont l'esprit étoit égaré, m'avoit sensiblement affecté... J'étois au relais de Veuves, & je ne pus résister au desir que j'avois de savoir de ses nouvelles. Je fis une demi-lieue à pied,

pour aller au village où demeuroient ses parens.

J'avoue que c'étoit aller en Chevalier *de la triste figure*, à la recherche des aventures mélancoliques... Mais je ne fais comment cela arrive... Je ne suis jamais plus convaincu qu'il existe en moi une ame, que quand je me trouve au milieu des accidens funestes.

La vieille mere vint m'ouvrir la porte, & sa physionomie me conta toute l'histoire avant qu'elle ouvrit la bouche. Elle avoit perdu son mari... Il étoit mort, un mois auparavant, de chagrin de voir l'égarement de l'esprit de sa fille Juliette.

Elle avoit d'abord craint que cet événement n'eût dérangé le jugement qui lui restoit; mais elle étoit, au contraire, un peu revenue à elle-même... Elle me dit qu'elle étoit toujours inquiète: Hélas! dit-elle en pleurant, ma pauvre fille rode quelque part autour du village.

Pourquoi mon poulx bat-il langoureusement pendant que j'écris ceci ? Et pourquoi La Fleur, dont le cœur ne sembloit tourné qu'à la joie, passait-il deux fois le dos de sa main sur ses yeux pendant que la femme nous parloit ?

J'avois dit au Postillon de conduire la chaise à Amboise. Lorsque nous n'en étions plus qu'à une demi-lieue, dans un petit sentier qui menoit à un clos de vigne, j'apperçus la pauvre Juliette assise sous un saule. Son coude étoit appuyé sur ses genoux, & sa tête sur sa main... Un petit ruisseau couloit au pied de l'arbre... Je dis à la Fleur de gagner la ville, & d'ordonner le souper...

Elle étoit habillée de blanc, & à peu près comme mon ami me l'avoit dépeinte, si ce n'est que ses cheveux, quand il la vit, étoient retenus par un réseau de soie, & qu'en ce moment elle les avoit épars & flottans. Elle avoit aussi ajouté à son corset un ruban

d'un vert pâle , qui , en passant par-dessus son épaule , tomboit jusqu'à sa ceinture & suspendoit son chalumeau . . .

Sa chevre lui avoit été aussi infidelle que son amant , & elle avoit , à sa place , un petit chien qu'elle tenoit en laisse avec une petite corde attachée à son bras . . . Je regardai le chien , & elle le tira vers elle . . . Tu ne me quitteras pas , Silvio , dit-elle. Je la fixai , & je vis aux larmes qui couloient de ses yeux pendant qu'elle proféroit ces mots , qu'elle pensoit plus à son père qu'à son amant & à sa chevre , qui avoient été inconstans.

Je m'assis auprès d'elle , & elle me permit d'essuyer ses pleurs avec mon mouchoir . . . J'essuyai les miens à mon tour . . . & je sentis en moi des sensations qui ne pouvoient certainement provenir d'aucune combinaison de la matière & du mouvement.

Oh ! je suis assuré que j'ai une âme. Les Matérialistes , & tous les

Livres dont ils ont infecté le monde ;
ne pourront jamais me convaincre du
contraire.



CHAPITRE XXIII.

SUITE DE L'HISTOIRE

DE JULIETTE.

JULIETTE étoit un peu revenue à elle. Je lui demandai si elle se souvenoit d'un grand homme pâle & maigre qui s'étoit assis entre elle & sa chevre, il y avoit deux ans . . . Elle me dit qu'elle avoit eu l'esprit fort aliéné dans ce tems, mais que cependant elles s'en souvenoit par deux circonstances ; l'une, qu'elle voyoit bien, puisque je venois la voir, que ce Monsieur étoit touché de son sort ; & l'autre, parce que sa chevre lui avoit dérobé son mouchoir, & qu'elle l'avoit battue pour cela.

Elle l'avoit retrouvé & lavé dans le ruisseau, & l'avoit conservé depuis dans sa poche, pour le lui rendre jamais si elle le revoyoit... Il me l'a promis à demi, ajouta-t-elle : elle tira aussi-tôt le mouchoir de sa poche pour me le montrer... Elle l'avoit enveloppé dans des feuilles de vignes qu'elle renouvelloit de tems en tems, & qui étoient liées avec un osier... Elle le déploya, & je vis qu'il étoit marqué d'une S dans un des coins.

Elle me raconta qu'elle avoit été depuis ce tems-là à Rome, qu'elle avoit fait une fois le tour de l'église Saint Pierre... qu'elle avoit trouvé son chemin toute seule à travers de l'Apennin ; qu'elle avoit traversé toute la Lombardie sans argent... & les chemins pierreux de la Savoie sans souliers. Elle ne se souvenoit point de la manière dont elle avoit été nourrie, ni comment elle avoit pu supporter tant de fatigue : mais Dieu, dit-elle, tempere le vent en fa-

veur de l'agneau nouvellement tondu.

Et tondu au vif ! lui dis-je... Ah ! si tu étois dans mon pays , où j'ai un petit hameau , je t'y menerois , je te mettrois à l'abri des accidens... Tu mangerois de mon pain , tu boirois dans ma coupe , j'aurois soin de ton Silvio... Je te chercherois & te ramenerois quand tu succomberois à tes écarts & à tes foiblesses... Je dirois mes prieres quand le soleil se coucheroit... & mes prieres faites , tu jouerois ton chant du soir sur ton chalumeau... L'encens de mon sacrifice feroit plus agréable au Ciel , quand il feroit accompagné de celui d'un cœur douloureux...

Je sentoie la Nature fondre en moi ; en disant tout cela ; & Juliette voyant que je prenois mon mouchoir déjà trop mouillé pour m'en servir , voulut le laver dans le ruisseau... Mais où le ferois-tu sécher , ma chere enfant ? Dans mon sein , dit-elle , cela me feroit du bien.

Est-ce

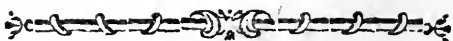
Est-ce que ton cœur ressent encore des feux, ma chere Juliette ?

Je touchois là une corde sur laquelle étoient tendus tous ses maux... Elle me fixa quelques momens avec des yeux en désordre, puis, sans rien dire, prit son chalumeau, & joua une hymne à la Vierge... La vibration de la corde que j'avois touchée, cessa... Juliette revint à elle, laissa tomber son chalumeau, & se leva.

Où vas tu, ma chere Juliette ? lui dis - je. Elle me dit qu'elle alloit à Amboise. Eh bien, allons ensemble.

Elle me prit le bras, & alongea la corde pour laisser à son chien la facilité de nous suivre avec plus de liberté.





CHAPITRE XXIV.

LES ADIEUX.

NOUS arrivâmes à Amboise : les places & les rues étoient pleines de monde : on y attendoit pour la première fois Madame la Duchesse de... Sa bienfaisance y avoit devancé depuis long-tems son arrivée, & la joie étoit peinte sur tous les visages ; le plaisir respiroit dans tous les cœurs ... Oh ! vertu, voilà quels sont tes charmes ! tu inspires l'alégresse par-tout où tu te montres.

Nous nous trouvâmes au milieu de la foule empressée. Juliette en étoit connue, & je vis qu'elle intéressoit tout le monde à son sort : je m'arrêtai pour lui faire mon adieu.

Juliette n'étoit pas grande, mais elle étoit bien faite. L'affliction avoit

fait impression sur sa physionomie... Elle avoit un air délicat, & tout ce que le cœur peut desirer en une femme... Ah ! si elle pouvoit recouvrer son bon sens, & si les traits de ma Lisette pouvoient s'effacer de mon esprit, Juliette... oui, elle mangeroit de mon pain, elle boiroit de ma coupe... Je ferois plus, elle seroit reçue dans mon sein... elle seroit ma fille, ou tout ce qu'on peut être de plus cher.

Adieu, fille infortunée. Imbibe l'huile & le vin que la compassion d'un Etranger verse en passant sur ta blessure... L'Etre qui t'a créée peut seul la guérir.





CHAPITRE XXV.

LA TOURAINE.

JE comptois sur les sensations les plus joyeuses en parcourant ce pays charmant au milieu des vendanges... Mais je n'étois pas susceptible d'en éprouver. Les scènes de gaieté qui se présentoient à mes yeux à chaque pas, ne m'en inspiroient point... Mon imagination me rappeloit sans cesse Juliette assise d'un air triste & pensif au pied de son saule; & je me trouvois près d'Angers, que son attitude mélancolique n'étoit pas encore effacée de mon esprit.

Charmente sensibilité ! source inépuisable de nos plaisirs les plus parfaits, & de nos douleurs les plus cuisantes ! tu enchaînes ton martyr sur son lit de paille, ou tu l'élèves jusqu'au

ciel. Source éternelle de nos sensations ! c'est ta divinité qui me donne ces émotions . . . Mon ame , dans certains momens funestes & maladifs , languit dans la nonchalance , & s'effraie de la destruction du corps qu'elle anime . . . Mais ce ne sont que des paroles pompeuses . . . Je sens en moi que cette destruction doit être suivie des plaisirs & des soins les plus doux. Tout vient de toi , grand Emanateur de ce monde ! C'est toi qui amollis nos cœurs , & nous rends compatissans aux maux d'autrui. C'est par toi que mon ami tire les rideaux de mon lit quand je suis languissant , qu'il écoute mes plaintes , & cherche à me consoler. Tu fais passer quelquefois cette douce compassion dans l'ame du pâtre grossier qui habite les montagnes les plus âpres : il s'attendrit quand il trouve égorgé un agneau du troupeau de son voisin . . . Je l'ai vu dans ce moment , sa tête appuyée contre sa houlette , le con-

templer avec pitié . . . Ah ! si j'étois arrivé un moment plus tôt , s'écrioit-il . . . Le pauvre agneau perd tout son sang , il meurt , & son cœur en saigne.

Que la paix soit avec toi , généreux Berger ! Tu t'en vas tout affligé ... mais le plaisir balancera ta douleur , car le bonheur entoure ton hameau . . . Heureuse est celle qui le partage avec toi ! heureux sont les agneaux qui bondissent autour de toi !





CHAPITRE XXVI.

LE SOUPER ET LES GRACES.

J'E voulois aller voir un de mes anciens amis qui s'étoit retiré dans une petite ville d'Anjou , à six lieues à droite d'Angers. Le chemin est bien difficile pour la poste , me dit-on... Monsieur se connoît en difficultés , dit La Fleur ... Venez toujours ... Un fer se détacha d'un pied de devant du cheval de brancard , dans un chemin pierreux. Le Postillon descendit & le mit dans sa poche. A peine avions-nous fait une lieue , que le fer de l'autre pied se détacha aussi , & il n'y avoit pas moyen d'aller plus loin , sans courir le risque de faire blesser le cheval. Il falloit au moins lui donner un poids plus léger , & je descendis. J'aperçus une maison à quelques portées de fusil du chemin , & je dis au Postillon de

m'y suivre. L'air de la maison & de tout ce qui l'entouroit ne me fit point regretter mon désastre. C'étoit une jolie Ferme entourée d'un beau clos de vigne. Il y avoit d'un côté un potager rempli de tout ce qui pouvoit entretenir l'abondance dans la maison d'un Payfan , & de l'autre un petit bois qui pouvoit fournir de chauffage . . . Je laissai au Postillon le soin de s'arranger , & j'entrai tout droit dans la maison.

La famille étoit composée d'un vieillard à cheveux blancs , de sa femme , de leurs fils , de leurs gendres , de leurs femmes , & de leurs enfans.

Ils alloient se mettre à table pour manger leur soupe aux lentilles. Un gros pain de froment occupoit le milieu de la table , & une bouteille de vin , à chaque bout , promettoit de la joie pendant le repas : c'étoit un festin d'amour & d'amitié.

Le vieillard se leve aussi-tôt pour venir à ma rencontre , & m'invite ,

avec une cordialité respectueuse , à me mettre à table. Mon cœur s'y étoit mis dès le moment que j'étois entré. Je m'assis tout de suite comme un des enfans de la famille , & pour en prendre plutôt le caractère , j'empruntai le couteau du vieillard , & je me coupai un gros morceau de pain. Tous les yeux , en me voyant faire , sembloient me dire que j'étois le bien-venu , & qu'on me remercioit de la liberté que j'avois prise.

Etoit-ce cela , ou dis le moi , Nature , étoit-ce autre chose qui me faisoit paroître ce morceau si friand ? A quelle magie étois-je redevable des délices que je goûtois en buvant un verre de vin de cette bouteille , & qui semble encore m'affecter le palais ?

Le souper étoit de mon goût : les graces qui le suivirent en furent encore plus.

Le souper fini , le vieillard donne un coup sur la table avec le manche de son couteau. C'étoit le signal de se

lever de table & de se préparer à danser. Dans l'instant, les femmes & les filles courent dans une chambre à côté pour arranger leurs cheveux, & les hommes & les garçons vont à la porte pour se laver le visage, & quitter leurs sabots pour prendre des souliers. En trois minutes toute la troupe est prête à commencer le bal sur une petite esplanade de gazon qui étoit devant la cour. Le vieillard & sa femme sortent les derniers. Je les accompagne & me place entre eux sur un petit sofa de verdure.

Le vieillard, dans sa jeunesse, avoit su jouer assez bien de la vielle, & il en jouoit encore passablement. La femme l'accompagnoit de la voix; & les enfans & les petits-enfans dansoient... Je dansois moi-même, quoiqu'assis...

Au milieu de la seconde danse, & à quelques pauses dans les mouvemens où ils sembloient tous lever les yeux; je crus entrevoir que cette élévation

étoit l'effet d'une autre cause que celle de la simple joie... Il me sembla , en un mot , que la Religion étoit mêlée pour quelque chose dans la danse... Je ne l'avois jamais vu s'engager dans ce plaisir , & je commençois à croire que c'étoit l'illusion d'une imagination qui me trompe continuellement , lorsque , la danse finie , le vieillard me dit : Monsieur , c'est-là ma coutume ; dans toute ma vie , j'ai toujours eu pour règle , après souper , de faire sortir ma famille pour danser & se réjouir ; je m'imagine que le contentement & la gaieté de l'esprit sont les meilleures especes de graces qu'un homme comme moi , qui n'est point instruit , pouvoit rendre au Ciel.

Ce feroient peut-être même aussi les meilleures des plus savans Prélats , lui dis-je.





CHAPITRE XXVII.

LE CAS DE DÉLICATESSE.

IL y a, entre la petite ville où j'allois à Rennes, des chemins presque impraticables par les hauteurs, les descentes, les ruisseaux & les fondrières qu'on trouve en certains endroits. Adieu alors à tous les mouvemens rapides & précipités ! Il faut voyager avec précaution ; mais il convient mieux aux sentimens de ne pas aller si vite. Je fis marché avec un Voiturier pour me conduire aussi lentement qu'il voudroit, dans cette traverse difficile. Les habitans en sont pauvres, mais patiens, tranquilles, & doués d'une grande probité. Chers Villageois, ne craignez rien ! le monde ne vous enviera pas votre pauvreté, trésor inépuisable de vos simples vertus. Nature ! parmi tous tes désordres, tu es encore

favorable à la modicité que tu fournis. Au milieu des grands ouvrages qui t'environnent, tu n'as laissé que peu ici pour la faux & la faucille : mais ce peu est en sûreté, il est protégé... Le plus fort n'envahit rien au plus foible. Heureuses les demeures qui sont ainsi mises à l'abri de la cupidité & de l'envie.

Que le Voyageur fatigué se plaigne ; s'il veut, des détours & des dangers de vos routes, de vos collines pierreuses, de vos fondrières, & des obstacles de toutes especes qui l'arrêtent dans son chemin... Moi, mes chers amis, j'aime à voyager parmi vous. Les habitans d'un village voisin avoient travaillé tout le jour à rendre praticable un endroit où nous arrivâmes. Nous n'aurions pu y passer la veille, & ils avoient encore pour deux heures d'ouvrage... Il n'y avoit point d'autre remede que d'attendre avec patience. La nuit, qui étoit pluvieuse & orageuse, s'approchant, le Voiturier

fut obligé de s'arrêter dans la seule hôtellerie qu'il y avoit dans le village.

Je pris aussi-tôt possession de ma chambre à coucher... L'air étoit devenu très-froid ; je fis faire bon feu , & je donnai des ordres pour le souper... Je remerciois le Ciel de ce que les choses n'étoient pas pires , lorsqu'une Dame & sa Femme de chambre arriverent dans l'Auberge.

Il n'y avoit pas d'autre chambre à coucher dans la maison que la mienne ; & l'Hôtesse les y amena sans façon , en leur disant qu'il n'y avoit qu'un Gentilhomme Anglois... qu'il y avoit deux bons lits , & qu'il y en avoit un troisieme dans le cabinet à côté... Mais à la maniere dont elle parloit de ce troisieme lit , il auroit presque autant valu qu'elle n'en eût point eu... Elle ajouta qu'elle osoit avancer que le Monsieur feroit de son mieux pour arranger les choses ; & moi , pour ne pas tenir la Dame en suspens , je lui dis que je ferois tout ce que je pourrois.

Mais cela ne vouloit pas dire que je la rendrois la maîtresse absolue de ma chambre... J'en étois encore propriétaire, & j'avois le droit d'en faire les honneurs. Je pris donc la Dame de s'asseoir ; je la plaçai dans le coin le plus chaud ; je demandai du bois ; je dis à l'Hôtesse d'augmenter le souper, & de ne point oublier que je lui avois recommandé de donner le meilleur vin.

La Dame ne fut pas cinq minutes auprès du feu, qu'elle jeta les yeux sur les lits. Plus elle les regardoit, & plus son inquiétude sembloit les augmenter. J'en étois mortifié, & pour elle & pour moi, & je n'étois peut-être pas moins embarrassé qu'elle.

C'en étoit assez, pour causer cet embarras, que les lits fussent dans la même chambre .. Mais ce qui nous troubloit le plus, c'étoit leur position. Ils étoient parallèles & si proches l'un de l'autre, qu'il n'y avoit de place entre les deux que pour mettre une

chaise... Ils n'étoient guere plus éloignés du feu. Le manteau de la cheminée, d'un côté, s'avançoit fort avant dans la chambre, & avec une grosse poutre, de l'autre, il formoit une espece d'alcove qui n'étoit point du tout favorable à la délicatesse de nos sensations... D'ailleurs les lits étoient si étroits, qu'il n'y avoit pas moyen de songer à faire coucher la Femme de chambre avec sa maitresse. Si cela avoit été faisable, l'idée qu'il falloit que je couchasse auprès d'elle, auroit glissé plus aisément sur l'imagination.

Le cabinet n'étoit pas consolant : il étoit humide, froid ; la fenêtr en étoit à moitié brisée, il n'y avoit point de vitres... le vent y souffloit, & il étoit si violent, qu'il me fit tousser quand j'y entrai avec la Dame pour le visiter... L'alternative où nous nous trouvâmes réduits, étoit donc fort inquiétante. La Dame sacrifieroit-elle sa santé à sa délicatesse, en abandonnant le lit à la Femme de chambre, ou la Femme

de chambre prendroit-elle le cabinet , en laissant la Dame exposée aux entreprises qu'un joli minois peut suggérer à un Etranger ? Le cas n'étoit pas aisé à résoudre.

La Dame étoit une jeune Nantaise , d'environ vingt-cinq ans , dont le teint l'auroit disputé à l'éclat des roses. La Femme de chambre étoit Blaisoise , vive , leste , & n'avoit pas plus de vingt ans. Ces circonstances augmentoient les difficultés , & le poids qui accabloit nos esprits , n'étoit pas allégé par la délicatesse que nous avions de ne pas nous communiquer l'un à l'autre ce que nous sentions dans cette occasion.

Le souper vint & nous nous mîmes à table. Je crois que si nous n'eussions pas eu de meilleur vin que celui qu'on nous donna , nos langues auroient été liées jusqu'à ce que la nécessité nous eût forcé de leur donner de la liberté... Mais la Dame avoit heureusement quelques bouteilles de bon vin de

Bourgogne dans sa voiture, & elle envoya sa Femme de chambre en chercher deux... Peu à peu nous nous sentîmes inspirés d'une force d'esprit suffisante pour parler au moins, sans réserve, de notre situation; nous l'examinâmes de tous côtés pendant plus d'une heure, pour tâcher de trouver quelque heureux moyen de régler la chose... Enfin, après l'avoir retournée dans tous les sens, nous convînmes de nos articles; & peut-être n'a-t-on jamais fait un traité de paix qu'on ait exécuté plus religieusement des deux côtés. Voici le nôtre.

ARTICLE PREMIER.

Comme le droit de la chambre à coucher appartient à Monsieur, & qu'il croit que le lit qui est le plus proche du feu est le plus chaud, il le cède à Madame.

accordé de la part de Madame,

pourvu que les rideaux des deux lits , qui sont d'une toile de coton presque transparente , & trop étroits pour bien fermer , soient attachés à l'ouverture avec des épingles , ou même entièrement cousus avec une aiguille & du fil , afin qu'ils soient censés former une barrière suffisante du côté de Monsieur.

A R T I C L E I I .

Il est demandé de la part de Madame , que Monsieur soit enveloppé toute la nuit dans sa robe de chambre.

Réfusé , parce que Monsieur n'a pas de robe de chambre , & qu'il n'a dans son porte - manteau que six chemises & une culotte de soie noire.

La mention de la culotte de soie noire fit un changement total dans cet article . . . On regarda la culotte comme un équivalent de la robe de chambre. Il fut donc convenu que j'aurois toute la nuit ma culotte de soie noire.

ARTICLE III.

Il est stipulé de la part de Madame , que dès que Monsieur fera au lit , & que le feu & la chandelle seront éteints , Monsieur ne dira pas un seul mot pendant toute la nuit.

Accordé, à condition que les prières que Monsieur fera , ne seront pas regardées comme une infraction au traité.

Il n'y eut qu'un point d'oublié. C'étoit la maniere dont la Dame & moi nous nous déshabillerions & nous nous mettrions au lit ... Il n'y avoit qu'une maniere de le faire ; & le Lecteur peut la deviner ... Je proteste que si elle ne lui paroît pas la plus délicate & la plus décente qu'il y ait dans la Nature , c'est la faute de son imagination...

Enfin nous nous couchâmes : je ne fais si c'est la nouveauté de la situation , ou quelque autre chose , qui m'empêcha

de dormir , mais je ne pus fermer les yeux... Je me tournois tantôt d'un côté , tantôt de l'autre... & cela dura jusqu'à deux heures du matin , qu'impatienté de tant de mouvemens inutiles , il m'échappa de m'écrier : ô mon Dieu !

Vous avez rompu le traité , Monsieur , dit avec précipitation la Dame , qui n'avoit pas plus dormi que moi... Je lui dis que non , en soutenant que ce n'étoit qu'une exclamation... Elle voulut que ce fût une infraction entière du traité... Et moi , je prétendois qu'on avoit prévu le cas par le troisieme article.

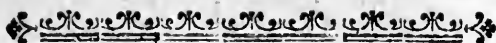
La Dame ne voulut pas céder , & la dispute affoiblit un peu sa barriere... J'entendis tomber par terre deux ou trois épingles des rideaux.

Sur mon honneur , Madame , ce n'est pas moi qui les ai détachées , lui dis-je en étendant mon bras hors du lit , comme pour affirmer ce que je disois... & j'allois ajouter que pour

tout l'or du monde , je n'aurois pas voulu violer l'idée de décence que je...

Mais la Femme de chambre , qui nous avoit entendus , & qui craignoit les hostilités , étoit sortie de son cabinet , & s'étoit glissée doucement dans le passage qui étoit entre le lit de sa maîtresse & le mien ; & en étendant le bras , je saisis la Femme de chambre , &... &c. &c. &c... Mais , *honne* soit qui mal y pense. Le jour parut , & nous n'eûmes point à rougir de nous voir. Nous partîmes : je gagnai Rennes ; & la Dame & sa Femme de chambre allèrent où elles voulurent...

F I N.



T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans la seconde Partie.

CHAPITRE PREMIER. <i>Anecdotes.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Le Placet.</i>	4
CHAP. III. <i>Les petits Pâtés.</i>	9
CHAP. IV. <i>l'Epée.</i>	14
CHAP. V. <i>Moyen de se nommer.</i>	18
CHAP. VI. <i>Passe-tems.</i>	26
CHAP. VII. <i>Digression.</i>	30
CHAP. VIII. <i>Caractères.</i>	32
CHAP. IX. <i>La Tentation.</i>	37
CHAP. X. <i>La Conquête.</i>	43
CHAP. XI. <i>Le Mystère.</i>	45
CHAP. XII. <i>Le cas de conscience.</i>	48
CHAP. XIII. <i>L'Enigme.</i>	53
CHAP. XIV. <i>Le Dimanche.</i>	56
CHAP. XV. <i>Occasion imprévue.</i>	61
CHAP. XVI. <i>Fragment.</i>	63
CHAP. XVII. <i>Le Bouquet.</i>	72
CHAP. XVIII. <i>L'acte de Charité.</i>	74

T A B L E.

CHAP. XIX. <i>L'Enigme expliquée</i>	79
CHAP. XX. <i>Essai.</i>	81
CHAP. XXI. <i>Histoire de Juliette.</i>	89
CHAP. XXIII. <i>Suite de l'Histoire de Juliette.</i>	94
CHAP. XXIV. <i>Les Adieux.</i>	98
CHAP. XXV. <i>La Touraine.</i>	100
CHAP. XXVI. <i>Le Souper & les Graces.</i>	103
CHAP. XXVII. <i>Le cas de délicatesse.</i>	108

Fin de la Table des Chapitres.



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The
University
De**

--	--	--

